

Ce roman est protégé par les droits d'auteur

Bi-moche, retour à Marseille

Chapitre de 6 à 10

Jacques-Henri Martin

Chapitre 6 : Kévin...

Le curé maigre, presque maladif – je ne sais pas mais je lui en veux toujours de m’avoir fait craquer – demande à l’assistance de se recueillir cinq minutes en silence. Il s’assoit. Tout le monde en fait de même, en baissant plus ou moins la tête. J’en profite pour les observer tous. Je ne distingue que les silhouettes de dos. Je sais très bien qui sont les deux hommes, celui du premier rang à côté des deux jeunes femmes et celui qui est juste derrière elles. Comment s’entendent-ils à présent ? Ont-ils d’autres relations que : « Bonjour ! Ça va ? Et toi ? » Cela m’étonnerait ! Je ne pense pas que le temps ait pu panser les blessures. D’ailleurs, ils ne sont pas côte à côte comme ils l’auraient été vingt-cinq ans auparavant. Étaient-ils alors liés à cause de moi ? Uniquement à cause de moi ? La jeune femme blonde au chignon se lève. Sa voisine se tourne vers elle, intriguée mais ne lui pose pas de question. Elle vacille sur ses talons. Elle est vêtue d’un ensemble léger en toile marron glacé, veste et jupe plissée, chemisier blanc. Il n’est pas facile de s’habiller de deuil, l’été. Bien sûr, il y a le noir mais il fait tellement chaud. Sa tenue est stricte et élégante tout autant que sa voisine qui porte le même coordonné mais de couleur beige. Elles ont dû aller ensemble, dans le même magasin. Elles ne remettront plus ces vêtements, c’est certain. Trop de mauvais souvenirs y seront rattachés. La jeune femme blonde fait un pas dans l’allée centrale, se tourne vers le cercueil, le fixe comme si elle le voyait pour la première fois puis se prend la tête et chute en arrière. Au troisième rang, le pseudo Kévin, qui a vu le manège, se précipite et la retient avant qu’elle ne se fracasse le crâne sur le sol. Il l’allonge par terre, se penche vers elle, se met à genoux et lui tâte le pouls. Tout cela se fait rapidement, les gens n’ont pas bougé. Le pseudo Kévin a compris : il s’agit d’un malaise vagal ! Ou, par le passé, il a été confronté à un cas similaire ou il a fait (ou fait) des études médicales ! Il sait comment agir : il se relève, lui prend ses chevilles et remonte presque à la verticale ses deux jambes. La jupe glisse sur ses cuisses et découvre une culotte rouge ! Des dessous rouges pour un enterrement ! Ce n’est pas du tout de circonstance ! Peut-être n’avait-elle que ceux-là de disponibles ce matin. Vit-elle dans un tel état de désespoir que, depuis l’irréparable, elle ne s’occupe plus de son linge ? S’est-elle dit en s’habillant ? « Je n’ai que cette culotte rouge de correcte à me mettre ; tant pis, personne ne la verra ! » Et patatras, le malaise vagal et la jupe troussée !

Quand j'avais à peu près son âge, j'ai eu moi aussi une culotte rouge mais elle était rouge-sang !

De mon sang qui coulait à flot !

Tout est allé très vite avec Kévin. En me raccompagnant, après avoir laissé le poivrot chez lui, il m'a dit :

— C'est idiot, cela peut paraître de la drague de mauvais niveau mais il me semble vous avoir déjà rencontré...

Je suis sûre qu'il était sincère. Je lui ai raconté le métro, et le *bar Pierre*, sans trop m'étendre mais en lui laissant comprendre qu'il ne m'était pas indifférent. Je ne sais pas s'il avait le même souvenir que moi mais nous nous sommes donnés rendez-vous pour le lendemain. Pendant trois jours, nous nous sommes baladés, main dans la main, au gré de minutes volées, puis le quatrième, nous avons passé notre première nuit dans un hôtel minable, près du bar d'Antoine P. Après la fermeture, j'avais couru le retrouver. Il m'attendait dans la chambre. Nous nous sommes aimés comme seuls deux très jeunes adultes peuvent le faire. Je n'avais pas encore dix-huit ans et lui venait d'avoir vingt ans ! Pressés, fougueux, passionnés, maladroits parfois, toujours avides, jamais rassasiés ! Nous avons vite appris à nous connaître et à nous transporter aux limites de la vie. C'est à cette époque que j'ai compris que l'épectase pouvait exister. Peu fréquents étaient nos ratés ; ils nous mettaient en joie car en suivait toujours une petite mort ! La première nuit fut ainsi, les suivantes aussi !

Le 12 novembre, j'ai eu dix-huit ans. Lorsque Luc m'a téléphoné pour me souhaiter bon anniversaire, je lui ai parlé de ma liaison. Il n'était pas très enthousiaste, pour le moins. J'ai dû le convaincre que cela ne changerait rien à mes études. Il est resté dubitatif.

— Et puis, je suis certaine que vous allez très bien vous entendre tous les deux. Il est vachement sympa, tu verras...

— Et qu'est-ce qu'il fait dans la vie ?

— Il est taxi. Il travaille pour son cousin depuis cet été. Après le bac, il a fait deux ans dans une école de commerce de Marseille et il s'est rendu compte que cela ne l'amènerait nulle part...

— Comme c'est souvent le cas avec toutes ces pseudos écoles de commerce privées qui fleurissent un peu partout et qui font miroiter à leurs étudiants des débouchés qui n'existent pas...

— C'est ça ! Il a été mal orienté et, de toute façon, il n'avait pas trop envie de poursuivre des études bien longues. Son cousin Marius est patron taxi indépendant. Il lui a proposé de travailler avec lui et voilà. Il gagne correctement sa vie...

— Et il vit seul ?

— Non, pour le moment Kévin vit toujours chez ses parents. Il économise un peu d'argent pour se louer un appart d'ici peu...

— Et vous allez vivre ensemble ?

Il avait lancé la question ! Celle qui devait le tarabuster depuis le début de notre entretien. Je suis restée évasive mais trois mois après notre rencontre, nous emménagions dans un petit deux pièces sur *le Jarret* à dix minutes à pied de la fac de médecine. *Le Jarret*

n'existe plus. Les marseillais surnomment ainsi une rocade intra-muros constituée d'une succession de boulevards recouvrant un ancien cours d'eau éponyme. Notre petit nid se trouvait boulevard Sakakini. Petit nid d'amour certes mais assez délabré, très bruyant et noyé dans la pollution urbaine. Un appart d'étudiant, en définitive. Nous étions heureux là et c'était l'essentiel. J'ai touché mon legs en décembre ; le salaire de Kévin était correct et nous nous sommes débrouillés sans dépenser l'argent de Luc. Nous ne menions pas un grand train de vie mais quelle importance quand on s'aime ? Dès le début de notre rencontre j'ai pris la pilule et nous avons pu vivre nos amours sans retenue. J'ai redoublé d'ardeur au travail car il n'était pas question de ne pas tenir la promesse faite à Luc. Travail, plaisir, nuits courtes mettent sur les genoux les plus solides. Il faut croire que j'avais une constitution très robuste car j'ai pu tenir ce rythme effréné sans trop de difficulté. Et puis j'avais dix-huit ans ! Certes de temps en temps, j'avais des coups de pompe mais en dormant dix minutes, un quart d'heure, je redémarrais en pleine forme. J'ai toujours eu la faculté de dormir où et quand je voulais.

Le premier trimestre se déroula très correctement. Un examen blanc me permit de me jauger. J'étais dans le bon tempo ; si je continuais comme ça, il n'y aurait pas de problème pour la fin de l'année.

Pour Noël, Luc vint passer quelques jours à Marseille. Il sympathisa tout de suite avec Kévin. J'étais folle de joie. Nous avons passé une semaine extraordinaire tous les trois qui s'est trop vite terminée le premier janvier lorsque nous avons raccompagné Luc au train. A la gare nous étions quatre ! En plus de Kévin et moi s'était rajoutée Laure que Luc avait connue la veille, pendant la nuit du réveillon. J'ai cru à un simple flirt ; Laure deviendrait ma belle-sœur.

Le soir j'ai ressenti une petite douleur au fond du vagin quand Kévin m'a pénétrée. Je n'ai pas prêté cas mais, les jours suivants cela s'est répété. Puis, le désagrément s'est mué en souffrance. Pas à hurler mais suffisante pour que faire l'amour ne soit plus un plaisir. J'ai eu mes règles vers le quinze janvier et je dois avouer que, pour la première fois depuis que nous vivions ensemble, j'étais heureuse de les avoir ! Nous allions devoir faire un break dans nos ébats amoureux et j'espérais ainsi que ce repos forcé améliorerait les choses. C'est à partir de ce moment-là que j'ai ressenti une douleur à droite sous les côtes, dans la région du foie. Je n'ai rien dit à Kévin et j'ai commencé à prendre plusieurs *doliprane* par jour. Ce n'était pas terrible mais j'arrivais à donner le change et à poursuivre mes activités presque normalement. En temps ordinaire mes règles sont peu douloureuses et deux ou trois jours de paracétamol viennent à bout des symptômes. Au bout d'une semaine, j'avais toujours cette même sensibilité au niveau du foie ; un peu comme si j'avais pris un coup de poing dans la région. Cela ne m'est jamais arrivé mais j'imagine que les séquelles d'un traumatisme donnent les mêmes élancements. Mes règles se sont arrêtées au bout de cinq jours mais j'ai menti – pour la première fois – à Kévin. Je n'avais pas envie de le sentir en moi, sachant que le mal serait encore plus intense. Il a accepté mes explications de règles prolongées sans demander plus de détails. Deux semaines après j'en étais toujours au même point. Je ne pouvais plus continuer à me refuser à Kévin :

— Ce mois-ci, je vais arrêter la pilule car j'ai un peu trop souvent mal à la tête – deuxième mensonge mais quand on a commencé l'enchaînement est inévitable – et je crois que c'est

en rapport avec cette pilule. Si cela se confirme, le mois prochain je changerais de pilule. En attendant, si tu veux bien, on va s'aimer sans pénétration ! D'accord ?

— Mais je peux me retirer !

— Non, non c'est trop dangereux ! Il ne faudrait pas que je tombe enceinte, ce serait la catastrophe. On peut faire différemment ! On sait le faire et puis, juste un mois !

Kévin ne fit aucune objection et s'en tint à nos arrangements. J'ai été suffisamment experte pour ne pas lui faire regretter le plaisir papa-maman. En définitive, ce qui me chagrina le plus à cette époque, lors de nos ébats, furent mes réactions. A cause des douleurs, j'avais été obligée de simuler le plaisir, très rapidement, pour qu'il cesse de me caresser. Il ne s'en est jamais aperçu d'autant que je redoublais d'efforts pour le transporter dans un état extatique encore plus intense. Ma vulve, mon vagin me faisait souffrir et même mon clitoris me brûlait. Comme si cela ne suffisait pas, au moindre effort, dès que ma respiration s'accélérait ou devenait plus ample j'avais la sensation qu'une lame me fouraillait le foie ! J'étais devenue accroc au paracétamol, sans grand succès par ailleurs.

Sur les bancs de la fac je m'étais faite copine avec une doublante, âgée de vingt ans. Dans ce monde nouveau que je découvrais, Alicia faisait figure d'ancienne. Je n'hésitais pas à lui demander conseil pour tout ce qui avait trait à nos études et elle avait réponse à tout, même si je sais maintenant qu'elle en rajoutait. Elle adorait jouer au mentor. Elle inventait parfois mais sans que cela ne me porte tort. A mots couverts et avec plein de détours, je lui ai expliqué tant bien que mal mon problème :

— Ton Kévin, il n'est pas homo ?

— Non, tu déconnes !

— Accroc à l'héro ?

— Arrête, c'est n'importe quoi !

— Haïtien, non plus, je l'ai déjà vu et hémophile, non ?

— Mais qu'est-ce qui te prends ? Ça va pas ?

— Je cherche à savoir. Ce que tu as, je n'en sais rien mais c'est d'origine sexuelle, c'est sûr et tu sais, il faut se méfier de tout maintenant. Tu as entendu parler de cette nouvelle maladie, le cancer gay qui touche les homo, les drogués, les haïtiens et les hémophiles ?

— Vaguement, mais elle ne touche pas les femmes que je sache...

— Tu as raison mais méfie-toi quand même. On l'appelle depuis quelques mois le *Sida*. Il paraît que c'est drôlement grave : on en meurt. Enfin, toi ce n'est pas ça mais tu devrais voir un gynéco.

— Mais quel gynéco ?

— Je ne connais pas un en particulier. Il y a un service à La Conception, celui du professeur S. Va le voir en consultation.

— Le professeur S. ?

— Pourquoi pas !

Je ne suis allée nulle part. Le soir j'ai essayé de questionner habilement Kévin sur l'homosexualité, la drogue. Il m'a presque envoyé balader. Nous ne nous disputons pas souvent – en fait nous faisons plus semblant pour mieux nous réconcilier après – et c'était toujours à cause de futilités. Ce soir-là, je crois que je l'ai vexé ! C'était d'autant plus idiot

que j'étais alors persuadée, comme beaucoup en 1983, que cette maladie anecdotique, épargnait les femmes ! Mars et le début du printemps sont arrivés et j'avais toujours aussi mal. Je faisais avec et me bourrais de paracétamol !

Le lundi 7 mars à dix heures j'avais cours de biochimie. Je me souviens de la date parce que l'idole de Luc, Hergé, le père de Tintin était décédé le vendredi précédent. Dès que j'avais su la nouvelle, le samedi j'avais appelé mon frère, fan absolu du petit reporter et de son clébard, et l'avais trouvé bien abattu. Nous avons discuté une bonne heure et à plusieurs reprises j'avais été tenté de lui parler de mes malheurs. La pudeur et la peur de le décevoir m'avaient retenue. Le week-end s'était plutôt mal passé : Kévin me faisait la tête et je n'avais pas le cœur ni surtout la volonté de faire amende honorable. Notre brouille prolongeait l'abstinence et ce n'était pas plus mal.

J'essayais de comprendre *le cycle de Krebs* que nous expliquait fort mal une agrégée de biochimie et je n'arrivais pas à suivre car mon ventre ne me laissait pas en paix. Les douleurs lancinantes partaient de mon foie et de mon vagin en vagues successives sans me laisser le moindre répit. Je devais avoir le masque car Alicia m'a chuchoté :

— Tu as toujours tes problèmes ? Tu as une mine de déterrée ; tu es toute pâle. Tu as toujours aussi mal ?

— Ça va...

— Non, ça va pas. Je le vois bien. Tu es allée à La Conception ?

J'ai grogné une réponse inintelligible car je savais qu'elle avait raison et elle avait tellement raison que j'étais en train de me demander comment j'allais pouvoir tenir jusqu'à la fin du cours. Et je n'ai pas pu tenir ! La douleur était trop intense. Je me suis mise à gémir et en même temps j'ai senti couler entre mes cuisses un liquide chaud et poisseux. Ce n'était pas mes règles : ce flot était bien plus important. J'étais en jupe car depuis ces derniers temps je ne supportais plus les Jeans trop serrés. J'ai glissé ma main sous le tissu et compris que je saignais abondamment. Alicia voyant la tache rouge qui s'étalait sous moi s'est mise à crier :

— Mon Dieu qu'est-ce qui t'arrive ? Au secours !

La suite s'est déroulée dans le brouillard. Je n'ai pas perdu complètement connaissance mais je me suis sentie mal. J'ai glissé par terre tandis que tout tournait autour de moi. Très vite j'ai été entouré de dizaines de personnes qui ont toutes émis des avis différents. L'une d'entre elle a eu l'intelligence de courir voir l'appariteur pour qu'il téléphone aux pompiers. C'est peut-être même notre prof qui a eu ce trait de génie, je n'en sais rien mais toujours est-il que dans le quart d'heure qui a suivi, j'ai distingué au-dessus de moi, le médecin des pompiers qui laconique a annoncé :

— Métrorragie importante ; voie veineuse et en vitesse aux urgences de La Conception.

Là-bas ils m'ont commandé deux poches de sang en DDM. J'ai appris plus tard que cela voulait dire en Danger De Mort ! Puis j'ai été transférée en gynéco.

L'interne du service est venu me voir, puis l'assistant, puis l'agrégé. Ils auraient pu se concerter pour arriver ensemble. Eh bien non ! J'ai eu droit à trois examens successifs, commentés par chacun ! J'étais mieux heureusement ; les transfusions avaient fait leur effet mais la douleur était toujours aussi vive et cela ne les a pas empêchés de me faire tous les trois un toucher vaginal :

— Vous avez probablement une *salpingite* et peut-être aussi une *pelvi-péritonite*...

M'a annoncé l'agrégé. C'était du charabia pour moi et aucun d'entre eux n'a fait le moindre effort pour m'expliquer avec des mots simples ce que j'avais !

— Nous allons vous garder en observation vingt-quatre heures sous perfusions de calmants et d'antibiotiques mais si cela ne s'améliore pas il faudra aller voir...

Devant mon air interrogateur, l'interne m'a murmuré :

— T'opérer. Il a dit qu'il faudrait t'opérer si ça ne va pas mieux !

Ils sont sortis de ma chambre. J'avais la chance d'être dans une chambre à deux lits et de ne pas avoir de voisine.

Peu après une fille en blouse blanche est entrée sans frapper. Elle était plutôt du style culturiste ou chauffeur de poids lourds. D'emblée, elle s'est mise à me tutoyer :

— Je m'appelle Corine Blain, je suis la seule femme interne du service et c'est moi qui suis chargée de t'interroger.

Alors commença l'interrogatoire le plus surréaliste auquel il m'a été donné de répondre ! Il portait sur mes habitudes sexuelles et ce jour-là, j'ai vraiment entendu de tout, même des trucs dont j'ignorais l'existence. J'étais atterrée ! Sans gêne, elle a passé en revue toutes les déviances sexuelles. Je n'arrivais pas à comprendre son but jusqu'au moment où elle m'a dit :

— Tu ne dois rien me cacher. C'est important. On est sûr que ta maladie est une maladie sexuelle. Les tests biologiques vont le confirmer mais il faut trouver la source de contamination. Si toi, tu n'as que ton partenaire et que vous ne faites que dans le classique, il faut chercher de son côté...

Et elle a enchaîné avec des questions sur Kévin, toutes plus tordues les unes que les autres. Avec ce genre de médecin, si vous avez le moindre doute sur la fidélité de votre conjoint, celui-ci vole en éclat au bout de quelques minutes. Moi, je m'accrochais à : « Il n'a que moi ; il n'a que moi ; il n'a que moi... »

— Et avant toi, juste avant, il a pu avoir d'autres gonzesses ou d'autres mecs pas très clean...

Là, je me suis mise à pleurer. Trop, c'était trop ! A-t-elle compris qu'elle était allée beaucoup trop loin ou avait-elle, tout simplement, terminé son interrogatoire ? Je ne sais pas mais elle est enfin sortie de ma chambre me laissant seule avec ma douleur et mon désespoir.

Alicia est venue à la sortie des cours. Je lui ai demandé de prévenir Kévin, pas ma mère. Je n'avais pas envie de la voir ici ; je redoutais ses réactions et puis j'allais sortir rapidement. Une fois que le diagnostic serait fait, ils me donneraient un traitement et je pourrais regagner notre chez nous.

Kévin s'est pointé dès son travail terminé. J'étais gênée. Je ne savais pas ce qu'il fallait que je lui dise. Je ne lui ai pas menti mais j'ai éludé les vraies questions :

— J'ai eu un malaise en cours. Il paraît que j'ai une infection gynécologique. A priori je n'en ai pas pour longtemps ici...

— Tu sais d'où ça vient ?

Je n'ai pas osé lui parler de maladies sexuelles, de maladies contagieuses, de MST, comme on dirait maintenant. Je ne lui ai pas non plus raconté l'interrogatoire policier de la

fliquette du service ! Il a dû mettre sur le compte de la fatigue mon manque d'entrain dans la discussion et moi je le regardais d'un nouvel œil. Dans ma tête un leitmotiv tournait sans cesse : « Il n'a que moi ; il n'a que moi ; il n'a que moi... »

— Non mais peut-être d'origine urinaire ou digestive.

Je ne sais pas si c'est parce qu'inconsciemment je ne pouvais faire table rase d'une certaine suspicion mais il m'est apparu soulagé.

J'ai rajouté :

— C'est super d'être venu mais tu devrais rentrer ; on m'a fait des calmants et je ne vais pas tarder à m'endormir.

Il n'a pas demandé son reste et, toujours avec ce même état d'esprit qui me taraudait, j'ai eu l'impression qu'il était content de partir.

Avec le recul, je ne sais toujours pas si ses réactions étaient bien telles que je les avais interprétées. Je suis certaine d'avoir bien combattu le doute mais je crois qu'il finit toujours par gagner. Nous n'avons jamais reparlé de cette période. Nous n'avons jamais mis les choses à plat et c'est un tort. C'est moi qui aurais dû aborder le sujet ! Je ne l'ai pas fait, d'autant plus que la suite de l'épisode allait me rendre malheureuse et vaguement coupable.

Dans la soirée, j'ai eu deux échographies presque coup sur coup sans que celles-ci emportent la décision. La technique devait être balbutiante dans le service car ils étaient une bonne demi-douzaine à commenter l'examen sans être d'accord sur ce qu'ils voyaient. Le lendemain matin, l'agréé, toujours aussi laconique, lors de la grande visite s'est adressé à tous, médecins, infirmières, etc.

— On la prépare pour le bloc. A dix heures ! Prévenez ses parents.

La sentence était tombée. Ils ont appelé Madeleine !

Sur mon dossier, à la case "famille à prévenir" ils avaient noté son numéro, pas celui de Kévin. Je n'avais rien à dire, rien à faire !

Madeleine est venue peut-être une demi-heure avant le bloc. J'avais été prémédiquée et j'étais au trois quart endormie lorsqu'elle est arrivée. C'était très bien. Je n'avais pas à justifier mon silence, mes non-dits. A sa décharge, elle n'a pas essayé de me tirer les vers du nez ni de me faire une quelconque leçon.

Un brancardier est venu me chercher pour me conduire au bloc. Je ne me suis plus rendu compte de rien jusqu'au moment où je me suis réveillée dans ma chambre. J'ai mis pas mal de temps avant d'avoir l'esprit clair.

La jeune femme blonde est en train de reprendre connaissance. Elle a compris ce qui s'est passé. Elle sait très bien où elle est. Je devine tout ceci à cause de la discussion chuchotée qui se passe entre eux, le pseudo Kévin et la jeune femme brune. Celle-ci me tourne le dos. Je ne peux pas voir son visage. Dommage ! La jeune femme blonde ne veut pas quitter l'église. Les autres voudraient la faire sortir. Du troisième rang, une vieille femme lui fait passer deux pastilles blanches. C'est de la *coramine-glucose*, j'en suis certaine. C'est toujours de la *coramine-glucose* que l'on donne dans ces situations. Elle les porte à sa bouche et se relève lentement. Le pseudo Kévin lui intime l'ordre de rester assise par terre.

J'ai pleinement réalisé que j'avais été opérée en fin d'après-midi. A mon chevet se trouvaient outre Madeleine, Alicia et Kévin. Merci à mon amie d'être restée tout le temps où ma mère était présente ; grâce à cela nous avons pu éviter ses réflexions désobligeantes.

— Qu'est-ce qu'on m'a fait ?

— On t'a opérée d'une infection du bas ventre, avait répondu Madeleine.

Les deux autres s'étaient tus, comme s'ils n'étaient pas autorisés à faire le moindre commentaire.

— Et on m'a fait quoi exactement ?

— Ça, c'est le chirurgien qui te l'expliquera lui-même. Il m'a donné quelques informations mais je préfère le laisser te parler, des fois que tu me soupçonnes d'interpréter ses paroles.

Elle avait dit ces quelques mots avec un certain sourire accroché à ses lèvres. Je connaissais bien ce sourire et cela ne me disait rien qui vaille.

Quand le chirurgien est entré dans ma chambre, Alicia et Kévin sont sortis, Madeleine est restée. Elle attendait ce moment !

— Bon, je vais vous expliquer ce que vous avez et ce que l'on a fait. J'avais raison, vous aviez bien une *pelvi-péritonite* microbienne. Je vous ai fait une ouverture transversale à la limite du maillot ; cela s'appelle une voie d'abord de type *Pfannenstiel*. Sur le plan esthétique, c'est parfait puisque vous pourrez porter le deux-pièces sans que cela ne se voie...

Sur le moment, j'ai failli lui dire que je n'en avais rien à faire, que ce qui m'importait c'était le diagnostic, le traitement et surtout le pronostic. Plus tard, j'ai compris que dans ces situations, il fallait toujours annoncer le meilleur avant d'asséner des vérités difficiles à entendre. Même si je pensais que je n'en avais rien à faire, mon inconscient avait noté qu'au moins mon corps ne serait pas déformé par le bistouri du chirurgien.

— ... J'ai trouvé du pus dans le ventre, un abcès de la trompe gauche. Malheureusement, il a fallu la sacrifier ainsi que l'ovaire gauche. La trompe avait complètement explosé. J'ai tout nettoyé et j'ai laissé en place, par sécurité à cause de l'infection, deux drains que je vous enlèverai dans deux ou trois jours. Le fait d'avoir sacrifié une trompe et un ovaire peut poser un problème de fertilité...

— Elle est très jeune, vous savez, docteur. C'était Madeleine qui l'avait coupé d'un ton léger.

Il l'avait repris assez fermement :

— Je ne parle pas pour maintenant mais pour l'avenir...

C'est alors que j'ai compris la signification des mots :

— Vous voulez dire que je risque d'avoir des problèmes pour faire des enfants ?

— Oui, peut-être, jamais rien n'est certain...

— Mais que je sache, j'ai une deuxième trompe et un deuxième ovaire. Vous m'avez enlevé le côté gauche mais le côté droit est toujours là, lui ?

— Oui et non, c'est un peu là où le bât blesse. Le côté droit est bien malade. L'infection a atteint aussi la trompe droite et aussi le foie. Vous avez aussi une *péri-hépatite* ; c'est pour cela que je suis persuadé que le microbe est un *Chlamydiae*. L'atteinte hépatique est assez typique. Nous allons vous donner des antibiotiques et tout va rentrer dans l'ordre, au

moins pour le foie. Vous allez guérir sans séquelle sur le plan hépatique mais j'en suis moins certain en ce qui concerne la trompe. Souvent après une infection à *Chlamydiae*, la trompe s'obstrue plus ou moins et est cause de grossesse extra-utérine ou de stérilité...

— Et ?

— ... Ecoutez, on ne peut juger de rien. Il est de mon devoir de vous informer mais il est aussi possible que vous ayez une bonne demi-douzaine de marmots. La nature est bien faite. Tout peut se voir et puis comme dit votre mère, vous êtes bien jeune, vous avez le temps de voir venir et puis la médecine fait des progrès sans arrêt. N'y pensez plus, soignez-vous... Ah ! Et aussi ; il faut traiter votre compagnon. Les *Chlamydiae* se transmettent par voie sexuelle. C'est peut-être lui, sans le savoir, sans avoir le moindre symptôme, qui vous a transmis l'infection. De toute façon, il faut le traiter !

Sur ces derniers mots, il est sorti. Il en avait fini avec ses explications ; à moi de me débrouiller avec.

Madeleine s'est levée, s'est penchée sur moi pour me faire une bise sur le front et avant de partir a ajouté :

— Ne te fais pas trop de souci. Les médecins ne détiennent pas toujours la vérité et si tu n'as pas d'enfant, eh ben, crois-moi, cela ne te manquera pas !

Et sur ces paroles édifiantes, elle a tourné les talons !

Je suis sortie au bout de huit jours. Au début les points me tiraient et la cicatrice semblait couper mon bas-ventre en deux. Petit à petit, j'ai fini par oublier ces désagréments mais chaque fois que j'enfilais ou enlevais ma culotte je ressentais cette dépression transversale insensible au toucher qui déformait mon pubis. Par la suite, quel que soit l'homme, j'ai tout le temps eu un très court instant de retenue au moment où, lorsque nous faisons l'amour, il glissait sa main là !

Quand, dix jours après, je suis revenue voir le chirurgien en consultation, j'ai réalisé à quel point le service était en piteux état. Le bâtiment n'était pas très ancien, en tous les cas beaucoup moins vieux que l'hôpital central qui tenait plus du monument historique que d'un établissement de soins. Le pavillon de gynécologie était, soi-disant, une structure moderne mais il était sale et délabré. La peinture verte pisseuse écaillée, les portes défoncées, les rideaux déchirés, les carreaux cassés, le sol souillé de tâches douteuses : tout cela m'avait échappé lors de mon séjour. J'avais été admise d'urgence et dans ces cas-là on ne fait pas attention à l'environnement. Ensuite, je n'avais pas bougé de ma chambre sauf pour aller au bloc sur un brancard. Le chirurgien m'a examinée sur une table branlante. J'ai eu encore droit à un toucher vaginal pour finalement m'entendre dire :

— Vous êtes guérie. On va vous enlever les points et à l'avenir faites attention !

« A l'avenir faites attention ! »

Attention à quoi ?

J'étais coupable de quoi ?

J'ai repris le travail d'arrache-pied pour rattraper le temps perdu ; en mai j'ai réussi mes examens sans grand éclat. J'étais soulagée : j'avais tenu ma promesse faite à mon frère. Pendant mon hospitalisation, retenu à l'X, il n'avait pas pu venir me voir mais s'était tenu au courant en téléphonant aux médecins du service. Quant au mois d'août, il est venu à Marseille, il ignorait que je pouvais être stérile. C'est moi qui le lui ai appris, cherchant

auprès de lui des paroles réconfortantes et il a su me calmer et me remonter le moral, terminant par un conseil :

— Surtout n'arrête pas la pilule ; ce ne serait pas la première fois qu'un médecin se trompe.

Pendant ces vacances nous nous sommes amusés tous les quatre, Luc, Laure, Kévin et moi comme des enfants insouciants. Nous avons recommencé à faire l'amour, Kévin et moi, de plus belle. J'ai poursuivi la pilule deux trois mois sans discontinuer, puis je l'ai oubliée une ou deux fois d'affilé, puis trois ou quatre fois et je l'ai arrêtée sans que rien ne se produise. J'étais persuadée au fond de moi que je ne risquais rien ! Question de pressentiment ! Ce foutu toubib avait raison.

La jeune blonde a complètement retrouvé ses esprits. Un malaise vagal ne dure jamais bien longtemps. Quelques secondes tout au plus mais pour ceux qui y assistent le temps semble se dilater car ils vous parlent toujours de plusieurs minutes voire plus ! Elle ne veut pas sortir. Son entourage qui voulait l'éloigner de cette ambiance désespérée, abandonne. Elle reprend sa place à côté de l'autre jeune femme.

L'incident est clos ; le prêtre va pouvoir poursuivre son office. Il s'agit d'une absoute donc il n'y a pas de prière Eucharistique. Logiquement, le curé, au visage émacié bouffé par ses grosses lunettes noires, devrait passer au dernier temps : le temps de l'adieu.

Chapitre 7 : Vingt ans...

Le temps de l'adieu !

Après le temps de l'accueil, le temps de la parole et celui de la prière, l'absoute touche à sa fin. C'est la dernière ligne droite. Le curé ascétique va conclure. Je vais pouvoir partir.

Enfin !

Partir : je connais. Le temps de l'adieu : aussi. Dans d'autres circonstances ! J'ai toujours dit adieu la première que ce soit à Kévin, Jean-Paul, Patrice et même à Adrien. C'est lui qui m'a quittée mais c'est moi qui lui ai dit adieu et ce fut un des plus terribles moments de mon existence. Ce n'était quand même pas la même chose ! Pour mon père, même déchirure ou peut-être pire, encore : j'étais si jeune ! Quant à Jean-Paul et Patrice c'étaient des erreurs. On peut se tromper. A deux reprises : c'est pardonnable, non ? Kévin, lui m'a trahie. Aurais-je fait toute ma vie à ses côtés s'il ne m'avait pas trahie ? Même maintenant, je ne sais pas. On ne peut connaître qu'un seul grand amour, paraît-il ! Etait-ce Kévin ? C'est mon impression, après toutes ces années. Alors on aurait pu, au moins, essayer. Non, on a essayé mais cela n'a pas marché ! Est-ce que Le Grand Amour, avec plein de majuscules de partout, peut capoter ? Par définition : non ! Donc Kévin n'était pas Mon Grand Amour, avec plein de ... Et finalement, comme beaucoup, je L'ai cherché longtemps et je ne L'ai pas trouvé. Tant pis ! Et trop tard : j'ai verrouillé mon cœur. C'est fini, je n'aimerai plus.

Le temps de l'adieu !

Peu de gens connaissent la chronologie d'une absoute. Moi, oui.

Le curé se lève et demande à l'assistance de prendre le recueil des textes :

— Avant la bénédiction et l'aspersion d'eau bénite, nous allons chanter *Nous chanterons pour toi, Seigneur*. Prenez le livret page 4.

Il me tarde que tout ceci cesse. Je n'ai pas plus envie de chanter que de prier. Si je n'avais pas trouvé hier *La Provence* dans le métro, je n'aurais jamais été présente ici aujourd'hui. En plus, il avait fallu que le journal soit ouvert sur la page des avis de décès ! Comme un signe du destin. J'avais eu le temps de lire, de relire cet avis et de réfléchir. Sur le moment, mon premier geste avait été de lever les épaules et puis le couvercle de ma mémoire s'était entre-ouvert – il suffit souvent de pas grand-chose pour que des images défilent dans votre petite tête – et j'avais plié le journal dans mon sac. De *Glacière* à *Daumesnil* sur la ligne 6, puis jusqu'à *Faidherbe-Chaligny* sur la 8, les stations avaient défilé et les flash-back aussi. Avant de pousser la porte d'Enfance et Partage, j'avais pris ma décision : j'irai à Marseille, je me rendrai à Saint-Laurent pour assister à ces funérailles. Et maintenant, je n'ai qu'une hâte : ficher le camp d'ici, retrouver mon chez moi et mes dossiers médico-juridiques. Je ne suis pas indispensable, loin de là, au bon fonctionnement de cette association mais, comme tous les bénévoles, j'ajoute ma petite pierre à l'édifice. Il me tarde de replonger dans mon train-train quotidien.

J'ai fini par oublier mon infection gynécologique et ses conséquences. J'étais stérile ? Tant mieux ! Quand on n'a pas vingt ans on ne réfléchit pas beaucoup plus loin que le bout de son nez. Et le bout de mon nez c'était ma liberté sexuelle : je n'avais plus besoin de

contraception, youpi ! L'été est vite arrivé après mes examens. Luc est descendu quelques temps et nous avons repris tous les quatre nos sorties aussi souvent que nous le pouvions. Antoine P. m'avait de nouveau engagée pendant les trois mois d'été aux mêmes horaires que l'année précédente. L'ambiance du bar me semblait moins cool, peut-être parce que le souvenir avait enjolivé les contraintes du job mais j'avais besoin de cet argent. Laure faisait partie intégrante de notre petit groupe... Enfin, je ne sais pas. Pour être honnête et avec le recul que me donnent mes presque cinquante ans, je crois qu'au fond de moi j'avais une certaine retenue à son égard. Après tout, elle m'enlevait mon frère chéri ! Je n'étais plus la seule femme de sa vie. Je ne pense pas que Laure s'en soit aperçue un jour. De toute façon, je n'avais rien à dire d'autant que ma vie sentimentale n'était pas un modèle du genre. Eux ont réussi : ils ont formé, au moins jusqu'à présent, un couple uni ayant donné le jour à trois enfants.

A l'automne j'ai repris la direction de la fac. La somme de travail était encore plus conséquente qu'en première année. Alicia n'était plus là. Après son deuxième échec, ses parents l'avaient inscrite dans une école d'infirmières à Montpellier. Je ne suis pas restée seule longtemps. J'ai intégré un petit groupe constitué de deux garçons et une fille qui avaient pris l'habitude de bosser ensemble depuis la première année. A la fac tout – cours, T.P, E.D., stages – fonctionne par ordre alphabétique et donc mes copains de travail s'appelaient Ange Marcantoni, Murielle Marcou, Bruno Martin. Murielle habitait un petit pavillon au milieu du jardin de la splendide propriété familiale, à Saint Barnabé, à deux pas des *Mille Roses* si chère à Fernandel. Nous passions là une partie de la nuit à s'échiner sur nos cours. Kévin au début avait été assez réticent à ce mode de fonctionnement mais comprenant que je ne pouvais pas travailler seule, il avait fini par admettre ces horaires surtout après s'être rendu compte qu'aucun de deux garçons ne songeait à autre chose qu'aux examens de fin d'année. Une certaine routine s'est installée entre nous un peu à la manière des vieux couples. Nous vivions en parallèle avec des buts différents, ne nous retrouvant que pour faire l'amour. Ce qui restait fréquent et intense. Kévin avait renoué avec ses anciens potes et s'était acheté un abonnement au stade vélodrome. Les soirs de matchs, ils allaient soutenir *l'OM*, les autres soirs ils refaisaient le match ou préfiguraient ce que serait le suivant, autour de moult canettes de bière. Pour cause de travail, je ne sortais jamais ce qui évitait de nous disputer car je n'avais pas du tout les mêmes goûts que lui. Lui, *l'OM* ; moi, les livres, le théâtre, les concerts. Par contre au lit nous étions sur la même longueur d'onde !

Le premier trimestre s'est déroulé ainsi sans anicroche.

Pendant les fêtes de Noël, Luc n'a pas pu descendre à Marseille et c'est Laure qui a pris le chemin de la capitale pour rejoindre son chéri quelques jours et... et elle y est restée définitivement. Elle s'est trouvée un job de vendeuse, elle a dégoté un minuscule studio et n'a plus quitté Luc !

— Qu'est-ce qu'on fait pour le réveillon ?

Je pense qu'en me disant cela, Kévin avait une idée en tête. De mon côté, je n'avais songé à rien et donc je n'ai pas répondu. Il a sauté sur l'occasion :

— Luc ne sera pas là. J'ai des copains qui organisent un réveillon avec participation de chacun. On paye cent francs par personne et ils s'occupent de tout. On n'a plus qu'à se

faire beau et y aller. On n'a rien à faire. C'est plutôt bien pour toi qui n'a pas de temps libre. Qu'est-ce que tu en penses ?

— C'est où ?

Et nous nous sommes retrouvés dans la campagne Aixoise à faire la fête, au milieu de tous ses copains et les copains de ses copains, sous les voutes d'une ancienne bergerie chauffée par une gigantesque cheminée où grillaient des dizaines de saucisses et côtelettes. Je ne connaissais pas grand monde mais l'ambiance était plutôt gaie. Sans chichi ni falbala ! Nous avons dansé toute la nuit, mangé un peu et beaucoup picolé. Dès le début de la soirée, il m'a semblé qu'une fille tournait autour de Kévin. Blonde décolorée, bien foutue, la jupe ultra-courte laissant découvrir sa culotte satinée noire lorsqu'elle tournait sur elle-même en dansant, cette fille était la cible de tous les regards concupiscent des mâles en rut. Véritable cagole marseillaise, à l'accent vulgaire, elle était accompagnée d'un kéké dont l'intellect tutoyait le crétinisme ! Kévin les connaissait et me les avait présenté : Lydia et Christian.

Chaque fois que nous nous déplaçons, nous les retrouvons quelques minutes après au même endroit. Ils semblaient nous filer. Vers quatre heures, ils étaient venus, quatre verres à la main, trinquer avec nous à la nouvelle année. La discussion se trainait quand, pour au moins la dixième fois depuis le début de la soirée la voix rocailleuse de Bonnie Tyler attaqua son succès du moment *Total eclipse of the heart*. Christian m'invita ; Kévin se crut obligé d'en faire autant avec Lydia. Tout de suite, ce type me serra contre lui et commença à me peloter les fesses. J'essayai de me tenir à distance en mettant mes coudes en opposition entre lui et moi mais rien n'y fit. Il chercha à m'embrasser, me soufflant en pleine face une haleine tabagique et alcoolisée. En tournant ma tête à quatre-vingt-dix degré pour l'éviter, je pus m'apercevoir que Kévin et Lydia dansaient bien collés l'un à l'autre. J'étais persuadée que c'était elle, cette garce, qui lui faisait du rentre-dedans mais mon amoureux n'avait pas l'air de trouver ça désagréable. A un moment donné la pression de Christian se relâcha un peu, je le repoussais de toutes mes forces en disant :

— Il faut que j'aille aux toilettes. Je suis malade, je crois que j'ai envie de gerber.

Avec le temps, j'ai appris que ce type d'argument comme celui de changer son tampon ou vider ses boyaux en folie avait sur les mecs un meilleur effet qu'une douche froide. Il m'a laissée filer et je me suis réfugiée dans des toilettes exigües occupées déjà par deux nénettes en train de fumer un joint. Elles m'ont proposé une taffe ou deux. J'ai essayé, j'ai été malade et pour le coup j'ai vomi. J'entends encore les deux garces rire en me voyant la tête dans la cuvette ! Je suis restée plus de vingt minutes, je pense, avant d'être à nouveau présentable. L'herbe inhalée ne m'a rien apporté en dehors d'un début de migraine, à moins que ce soit la conséquence de trop d'alcool ingurgité. J'ai regagné notre coin et j'ai vu un attroupement. Les gens criaient. C'est à cet instant que j'ai réalisé que la sono ne crachouillait plus ses slows langoureux. Tout le monde était là, semblant mater un spectacle excitant. Certains hurlaient, d'autres riaient, d'autres enfin trépignaient. Je me suis approchée et j'ai tenté de franchir le cercle de spectateur et... J'ai vu, par terre, se rouant de coups, Christian et Kévin. La bagarre devait durer depuis pas mal de temps car ils avaient tous les deux le visage tuméfié. Personne ne cherchait à les séparer. Mon regard a été attiré par les mains de Christian qui serraient le cou de Kévin. Il avait pris le dessus.

Il allait l'étrangler ! Les yeux de mon compagnon reflétaient la peur et l'abandon. Je suis mise à hurler et me suis jetée sur les deux corps enlacés par terre. Après je ne sais pas ce qui s'est passé. Probablement que quelques personnes ayant encore un reste de lucidité ont décidé de mettre fin au combat. J'ai été empoignée, Christian et Kévin aussi. Les copains de Kévin nous ont fait sortir. En fendant la foule, nous avons croisé un bref instant Lydia. Elle riait et au moment où je fus le plus près d'elle, elle me gifla en éructant :

— C'est pas pour toi, sale connasse, que deux mecs se tueraient...

Nous sommes rentrés chez nous. Je ne me souviens pas de ce retour ni de celui qui nous a raccompagnés. Personne n'a ouvert la bouche. Je suppose que Kévin souffrait trop pour vouloir parler de ce qui s'était passé. Il avait le visage en sang. Son arcade sourcilière à droite avait explosé, deux de ses dents manquaient à l'appel et son nez ne ressemblait plus à grand-chose. Je ne l'ai pas aidé à panser ses blessures ; tout juste lui ai-je demandé s'il ne voulait pas aller aux urgences de La Conception. Il a grogné une réponse que j'ai prise comme un refus et je suis allée me coucher avec deux aspirines. Le premier de l'an de cette nouvelle année je me suis réveillée vers trois heures de l'après-midi. J'avais non seulement la tête en vrac mais aussi le cœur. Kévin n'était pas dans le lit près de moi. Je ne sais pas s'il s'était couché. J'ai fait le tour de notre petit appart sans le trouver. Il est rentré vers neuf heures du soir. Je n'avais rien tenté pour le rechercher ; j'étais restée assise dans un fauteuil, buvant des litres d'eau et avalant comprimés sur comprimés. Quand il est arrivé, le brouillard dans lequel je m'étais perdue depuis la veille commençait à se déchirer :

— Salut, ça va, ai-je dit.

— Mouais, moyen.

— T'étais où ?

En disant ces mots, je me suis rendu compte que je n'avais même pas pris de ses nouvelles. C'était trop tard. En le regardant, je compris que pas mal de temps s'écoulerait avant qu'il ne récupère sa gueule d'ange.

— Chez Marius.

Il ne me serait jamais venu à l'esprit d'aller chez mon cousin dans de telles circonstances. Surtout que le dit Marius était plutôt commère dans son genre. On pouvait être certain qu'en quelques heures tout notre entourage aller être au courant que Kévin s'était fait casser la gueule.

— Je lui ai demandé de me donner quelques jours de congé. Le temps que je récupère. Il m'a dit OK. Je vais me coucher.

— On peut discuter, un peu ?

— Plus tard. Pas ce soir, je suis complètement *H.S.*

Et d'évitement en évitement, il m'a fallu presque une semaine avant d'entendre ses explications. Bien entendu, pendant tout ce temps, je ne lui ai pas ouvert mes cuisses. Il ne me l'a pas demandé non plus. Peut-être aussi était-il trop mal en point.

Kévin, un soir, m'a donné sa version. Christian lui était tombé dessus tout de suite après *Total eclipse of the heart* au moment où le deuxième slow démarrait :

— Je n'ai pas vu que vous ne dansiez plus...

— J'avais fichu le camp aux toilettes parce qu'il me faisait du rentre-dedans...

— Bon, nous on continuait à danser et il m'a attaqué par derrière. Elle a dû le voir arriver mais elle ne m'a rien dit. Il m'a sauté sur le dos, m'a fait tomber par terre et a commencé à me donner des coups de pied dans la figure. J'ai cru que mon nez avait explosé et j'ai mis pas mal de temps à réagir. J'étais complètement sonné. A un moment, quand il s'est baissé, j'ai réussi à lui donner un coup de poing dans le ventre. Ça l'a séché et il a dégoillé. J'aurais dû le terminer mais ça me dégoûtait. Puis j'étais groggy. Alors...

— Je ne crois pas que ce soit la bagarre qui soit intéressante. Peu importe ce que vous vous êtes fait. Tant pis pour vous. Ce que je veux savoir c'est pourquoi. Pourquoi vous vous êtes battus ?

— J ne sais pas.

— Ne me prends pas pour une conne. C'est à cause d'elle ; qu'est-ce que tu faisais ?

— Rien, rien, je t'assure. J ne sais pas ce qu'il lui a pris. C'est la vérité. Il m'a sauté dessus comme ça...

— ... sans raison, vraiment tu me prends pour une idiote. Il me faisait du rentre-dedans et toi tu faisais quoi ?

Je m'étais mise à hurler.

— Calme-toi, calme-toi. Je te jure sur ce que j'ai de plus cher que je ne faisais rien. Peut-être, comme tu l'avais rembarré, voulait-il se venger...

— Alors là c'est le comble. Ça va être à cause de moi. Eh, ben, je vais te dire une chose : en partant, pendant que tes copains t'évacuaient, cette pute de Lydia s'est approchée de moi et m'a crié : « C'est pas pour toi, sale connasse, que deux mecs se tueraient... » Alors qu'est-ce que t'en dis ?

— Rien.

— Comment rien ?

— Non rien, rien. Merde à la fin. Je n'ai rien fait : point barre. Tu me crois ou tu me crois pas, c'est comme ça. Je n'ai rien fait. Si ce connard avait trop picolé et s'est imaginé des choses, c'est son problème, pas le mien. Je n'ai rien fait, rien de rien ; je ne sais pas comment il faut te le dire mais c'est comme ça. Peut-être qu'elle t'a dit ça pour te faire chier parce que c'est mon ex !

Je n'ai jamais reçu de plafond sur la tête mais j'ai compris ce jour-là ce que cette expression voulait dire.

Son ex !

Lydia, son ex !

Cette gagole, cette pute, son ex !

Tout ce que j'ai pu bredouiller a été :

— Mais Emmanuelle ?

— Quoi Emmanuelle ?

— Ben avant que je ne sorte avec toi, Sandra, Sandra Blanc m'a dit que t'étais avec Emmanuelle... Emmanuelle Pouget et que je ne pouvais pas lutter parce que vous étiez très amoureux...

— Complètement débile, cette Sandra. Elle invente toujours n'importe quoi ; en plus je la connais à peine. Peut-être qu'à une époque j'aurais aimé sortir avec Manue mais ça s'est pas fait. Non, mon ex c'était Lydia. J suis resté six mois avec elle ; juste avant toi.

Le chant vient de se terminer. Je n'ai pas participé. Je n'ai pas écouté les paroles. Je n'ai pas prié ; d'ailleurs, je ne prie plus. Je ne sais plus prier. J'ai quitté cette cérémonie depuis longtemps. Je suis toute à ma rêverie et je n'ai plus envie de lutter contre elle. En venant dans cette petite église, j'ai ouvert la boîte de Pandore et les souvenirs s'envolent. J'avais fermé correctement le couvercle – enfin je le croyais – et tout reflue. Je ne sais plus si, au bout du compte, je ne vais pas perdre tout instinct de survie. Quand la fin arrivera que me restera-t-il ? Aurais-je le choix de poursuivre ? Et si oui dans quelle direction ?

Le curé, maigre aux cheveux ras, agite l'encensoir en tournant autour du cercueil. C'est moi qui aurais dû être là et depuis longtemps. Ici dans une même boîte. Je n'ai pas eu le courage. Je me suis agrippée. J'ai enfoui, enterré tout mon avant pour un futur qui n'existait pas. J'ai fait fi de ce que j'avais pu être. En avais-je le droit ? Maintenant, que tout explose, que tout remonte à la surface, que tout se libère que va-t-il m'arriver ?

Le curé continue à encenser le cercueil et je pleure.

Je pleure.

Rien ne pourra plus tout arrêter. Je vais reprendre le train mais le mal est fait. Il faudra aller jusqu'au bout. Je n'ai plus d'issue !

Je n'ai aucune excuse.

Aucune, aucune.

Je pleure.

J'ai pleuré toute la nuit. J'ai pleuré toute la nuit comme une idiote tout ça parce que Lydia était son ex. Quelle importance cela avait-il ? Il fallait être débile pour verser une seule larme sur une histoire ancienne qui ne m'appartenait pas et j'en ai versé des tombereaux ! Ce n'est que plus tard, bien plus tard, lorsque j'ai eu deux sous de jugeote, que j'ai eu une révélation. Une terrifiante révélation !

Cette pétasse m'avait rendue stérile !

La faute lui en incombait. C'était elle qui avait contaminé Kévin. Il l'avait baisée avant de me connaître ; elle lui avait refilé son *Chlamydiae* et, en bout, de ligne j'avais développé la maladie. Eux étaient des vecteurs, j'étais la victime ! Et maintenant j'étais stérile ! Car j'étais persuadée que je l'étais. Je le savais au fond de moi. Je crois qu'une femme arrive à savoir ce genre de choses et pas seulement parce que nous faisons l'amour sans aucune précaution depuis plusieurs mois. Non pas seulement ; la certitude était en moi, dans mon ventre, dans ma matrice.

Cette pétasse m'avait rendue stérile !

La deuxième conclusion était que Kévin ne m'avait pas trompée. La contamination avait eu lieu avant de me connaître. Après cette déduction tous mes doutes se sont effacés. Je n'ai pas cherché plus loin, je n'ai pas cherché à comprendre ce qui s'était passé pendant la nuit du réveillon. J'ai admis une fois pour toutes qu'il s'agissait d'un combat de deux coqs bourrés d'alcool. J'ai fermé cet épisode, mis le couvercle sur la marmite et nous avons repris notre vie amoureuse là où nous l'avions laissée fin 83. Les semaines qui suivirent furent même encore plus câlines. Je crois que tout le monde réagit de cette manière : après un traumatisme dans le couple, les retrouvailles inaugurent une période florissante,

exaltante. J'en avais besoin car mon travail se ressent de mon mental. Je me suis mise à ingurgiter mes cours comme une forcenée et nous avons fait l'amour comme des enragés ! Dans notre groupe de travail je suis devenue le leader. Nous avons travaillé d'arrache-pied et nous avons réussi, tous les quatre, Murielle, Ange, Bruno et moi, brillamment.

1984 était l'année de mes vingt ans. A partir du mois d'août, Luc et Kévin, à chacune de leurs rencontres, imaginaient la fête qu'ils organiseraient pour cet évènement. Ils en discutaient, à demi voix, avec des airs de conspirateurs. Je n'étais pas dupe mais jusqu'au 12 novembre je n'ai pas eu la moindre idée de ce qui allait se passer.

Je m'étais faite belle, très belle ! En général les gens me trouvent plutôt pas mal. Je n'avais pas encore bénéficié de la comparaison avec l'autre – son premier film sortirait l'année suivante – mais si on se réfère aux canons de la beauté, j'étais au-dessus de la moyenne. Et je le serai toujours ! C'est du moins ce que l'on me dit mais moi, quand je me regarde, je me trouve mille défauts. Quand je regarde encore des photos jaunies de ce qui a été mon plus bel anniversaire, je ne peux qu'avouer ceci : le jour de mes vingt ans, j'étais éclatante, resplendissante.

Le 12 novembre tombant un lundi la fête se déroula le samedi suivant. De la journée, je n'ai pas vu mon frère, ni Laure, ni Kévin. Ma seule occupation fut de me préparer. J'étais prête depuis plus d'une heure quand ils sont venus me chercher. Ils m'ont conduite à la *Villa Mon Rêve* tout en haut du boulevard Perier où ils avaient réservé une salle. Là une bonne cinquantaine de personnes m'attendaient. Tous mes amis m'ont fait un accueil extraordinaire. Je suis passée de l'un à l'autre en pleurant de joie. Il y avait même mes grandes copines du primaire, perdues de vue depuis pas mal de temps. Geneviève en était ! Kévin et Luc avait fait un boulot incroyable. Nous avons dansé, rit, chanté jusqu'au matin. Tout fut parfait ; j'en garde toujours un souvenir ému. Il n'y eut qu'un minime incident. Personne n'en a jamais rien su. Et encore on ne peut pas parler d'incident mais plutôt d'évènement dérangeant. Une brève rencontre m'a mise mal à l'aise quelques instants, c'est tout.

La location de salle à la *Villa Mon Rêve* n'était pas dans les moyens de mes hommes. Ils avaient bénéficié d'un prix dépassant toute concurrence grâce à l'ami d'un ami. Celui-ci se prénomme Richard et il avait demandé, en échange, de pouvoir amener une copine, célibataire, enceinte et dépressive. La fille ne s'était pas trop distraite de toute la soirée, restant assise seule dans un coin et ne parlant à personne. Le dénommé Richard, au bout d'un moment, lassé de ses efforts l'avait plantée là pour se lancer sur la piste de danse et honorer le buffet. Je dois avouer que j'ai ignoré cette fille jusqu'au milieu de la nuit. Vers deux heures, fatiguée, je me suis décidée à aller lui tenir compagnie. J'avais pris deux verres de punch ; elle a refusé celui que je lui tendais :

— Je ne bois pas et c'est pas parce que je suis enceinte. Si boire pouvait me le faire passer, je le ferais !

Elle était jolie, très jolie. Blonde, les cheveux longs coiffés en chignon retenu par un peigne en écaille, les yeux noirs immenses, les traits fins et réguliers. Son corps, avant que la grossesse ne le déforme devait être très attirant. Elle avait un teint très pâle et une petite cicatrice en dessous de la lèvre inférieure qui lui donnait beaucoup de charme, un peu à la manière d'un léger tatouage.

— C'est toi, Juliette celle dont on fête les vingt ans ?

— Oui, c'est ça !

— Moi c'est Anne-Marie...

Elle m'a aussi donné son nom de famille, quelque chose comme Laforce ou Leport mais je ne n'en souviens plus.

— J'ai eu vingt ans moi aussi. Ça été super, enfin pas comme ça, m'avait-elle dit en englobant la salle d'un geste circulaire. Et maintenant, j'ai vingt-quatre ans et je suis en cloque...

— Tu n'es pas heureuse d'être une future maman ?

— Jamais de la vie !

— Et le papa ?

— Y-a pas de papa !

— Oh ! Excuse-moi, je suis désolée.

J'étais persuadée que le père l'avait laissé tomber mais elle s'est mise à délirer me racontant une histoire à dormir debout. Elle ne savait pas qui l'avait engrossée ! D'après ses dires, elle n'avait couché avec personne pendant toute l'année précédente. Aucun homme ne l'avait pénétrée. Elle m'a raconté que des sortes d'extra-terrestres lui avait inoculé leur semence, que son chat – je ne me rappelle plus quel était son nom *Paduc* ou *Maduc* – était leur complice, qu'elle devait porter ce bébé jusqu'au moment où ils viendraient le reprendre. A l'entendre j'avais l'impression qu'elle me faisait un remake de *Rose-Marie baby*. Au bout d'un moment j'ai décroché de son histoire. Je ne lui répondais que par monosyllabes attendant avec impatience que quelqu'un vienne me sortir de ce piège. Et c'est Richard qui est venu. Il m'a invité à danser. Je suis certaine qu'il avait dû deviner mon embarras. En dansant il m'a demandé sur un ton léger de quoi nous parlions. Je suis restée vague mais je lui ai quand même dit que le discours de sa copine n'était pas très clair. Je crois qu'il m'avait invitée pour me donner quelques explications. Il m'a dit :

— Tu fais médecine, il paraît. Alors tu vas comprendre. Anne-Marie souffre d'une psychose puerpérale. Je crois qu'on dit aussi psychose périnatale. Tu te renseigneras dans tes bouquins mais en clair cela veut dire que depuis qu'elle est enceinte elle perd les pédales. Elle est complètement chtarbée ! Après avoir nié la grossesse, elle peut nier la conception. C'est très sérieux et après l'accouchement ça peut durer. Elle peut devenir définitivement cinglée ; elle peut aussi guérir mais c'est plus rare. Anne-Marie est infirmière et, avant elle, était tout à fait normale ! Elle n'avait jamais présenté de crise de ce genre ni même d'alerte. Cela nous a tous surpris. Son psy dit que c'est parce que le père du morveux l'a laissé tomber. Je n'en sais rien : elle ne m'a jamais présenté de type avec qui elle aurait couché récemment. De toi à moi, elle préférait les filles. Alors le père ? Bref, elle est malade, sérieusement malade et c'est à cause de sa grossesse. Avec des potes, on essaye de l'aider et c'est pour ça que je l'ai amenée ici ce soir. Mais c'est pas un succès : elle n'a pas bougé le cul de sa chaise et tire une tête de trois pieds de long. J'vais la raccompagner chez elle. On va se tirer en douce. Allez, oublie-la et encore bon anniversaire.

Dans la semaine qui a suivi, j'ai interrogé le boy friend de Murielle. Il était en sixième année et, de temps en temps, il venait nous donner un coup de main ou, je pense plus

volontiers, surveiller qu'Ange ou Bruno ne lui pique pas sa petite amie. Il m'a confirmé plus ou moins ce que m'avait raconté Richard. Il existait bel et bien des cas où la grossesse était la cause de maladies psychiatriques.

Après tout, ce n'était pas si mal d'être stérile. J'évitais au moins les psychoses périnatales ! Cela dit je n'allais quand même pas remercier cette pute de Lydia !

Le curé émacié presque ascétique a pris son goupillon. Il va asperger le cercueil et inviter la famille à en faire autant. La cérémonie se termine. Compte tenu de la petitesse de l'église, je pense que les condoléances se tiendront sur le parvis.

Mon supplice est bientôt terminé.

Amen.

Chapitre 8 : Binoche...

Le temps de l'adieu tire à sa fin. L'absoute aussi. Que va encore faire ce curé ascétique aux grosses lunettes en écaille ? Il faut qu'il fasse simple maintenant ! Ça suffit ! Plus je me mets en rogne contre lui plus mon malheur s'écarte de moi. Il faudrait que je rentre dans une rage folle et peut-être que... Il ne tourne plus autour du cercueil en l'aspergeant d'eau bénite. Il s'approche de Jean-Paul et lui tend son goupillon, tandis que retentit un blues. J'ai toujours trouvé anachronique de faire jouer des musiques païennes dans un lieu de culte. La musique sacrée regorge de chants exceptionnels. Je ne connais pas ce morceau mais celui qui le chante oui : ce ne peut être que la voix grave de Léonard Cohen. Qui a choisi ce blues ? Est-ce en l'honneur du défunt ? La mélodie est triste : je recommence à pleurer. C'est idiot ; la cérémonie va bientôt se terminer et je vais pouvoir m'en aller. Jean-Paul ! Comme il a vieilli ! Il fait bien la soixantaine. Sous sa veste de costume anthracite perce une bonne brioche. Il ressemble à son père quand je l'ai connu. Même port suffisant, même allure méprisante, même bedaine de propriétaire. Son père était diabétique et lui ? Quelle importance ! Il transpire à grosses gouttes. Quelle idée aussi de mettre en plein été un costume sombre ! Il aurait pu faire les frais d'un costume neuf. C'est bien lui ça : vingt-cinq ans après il est toujours aussi radin. Dire que j'aurais pu être à ses côtés ! Toute une vie avec lui ? Inenvisageable ! Comment à un moment me suis-je trompée à ce point ? De le voir aujourd'hui me conforte dans mon choix même si les dégâts collatéraux ont été gigantesques. Je baisse vivement la tête ; j'ai eu la sensation qu'il me dévisageait. Ce n'est pas le moment d'être reconnue. Je crois que je deviens paranoïaque ; les années ont fait leur œuvre sur moi aussi et puis, je suis blonde et mon visage est caché par des lunettes de soleil. Il tend à son tour le goupillon à la fille à l'opulente chevelure. J'aimerais bien distinguer ses traits mais je ne le peux pas. Elle fait le tour du cercueil, tête baissée, un mouchoir sur la bouche et le nez. Son chagrin est profond.

Je recommence à pleurer.

C'est à partir de 1985 que j'aurais bien aimé, moi aussi, déambuler le visage caché. Derrière un voile ? A l'époque on ne parlait pas – ou si peu – de voile partiel ou intégral. Un simple masque m'aurait suffi. C'est faux ! Archi-faux ! Au fond de moi j'étais fière de mes traits. Seule, cette pseudo ressemblance et les remarques qu'elle entraînait m'agaçait. Si l'autre n'avait pas existé je n'aurais pas eu de complexe. Tous me disaient belle ; pourquoi ne pas les croire ?

La troisième année de médecine ne m'a pas posé de problème. Je me suis décidée à présenter l'internat en cinquième année. Il me restait deux ans à travailler d'arrache-pied. J'ai entraîné dans cette aventure Ange et Bruno mais pas Murielle qui en avait assez de passer sa vie à bachoter. Après avoir laissé tomber son copain de 6^e année, elle s'était amourachée d'un interne en ophtalmo et s'était peu à peu éloignée de notre groupe. L'année suivante, elle se mariait ; nous n'étions pas invités. Avec nos postures d'étudiants progressistes nous aurions dépareillé l'assemblée de notables du 8^e arr. je présume. Elle a arrêté ses études pour pondre, coup sur coup, quatre gosses et la somptueuse alliance a fini

par un divorce sanglant au bout de six années ! Sa belle-famille a tout fait pour la mettre sur la paille la jugeant responsable de la rupture. Ses riches parents n'ont pas bougé le petit doigt pour l'aider ! Dans ce type de famille on ne récolte que ce que l'on a semé ! N'ayant jamais souhaité renouer avec nous, je n'ai eu de ses nouvelles que par des relations communes : elle tirait le diable par la queue avec une maigre pension alimentaire. Elle s'était mise à boire ! J'ai appris, au moment où je quittais Marseille, qu'un week-end où son ex avait pris les enfants, elle avait mis fin à ses jours en absorbant toutes sortes de comprimés. Est-ce que je l'ai pleurée ? Je n'en sais rien. Maintenant que les souvenirs de cette époque affluent je n'ai pas le moindre pincement au cœur.

Après tout, je suis peut-être bien un monstre !

Ange, Bruno et moi, nous nous étions inscrits dans la même écurie. Le mardi et le vendredi nos séances de travail démarraient vers dix-neuf heures et s'achevaient à deux ou trois heures du matin. Il était inenvisageable d'en rater une. Au printemps, mon frère avait intégré une grosse boîte de Sophia Antipolis. Je n'ai jamais bien su de quoi s'occupait cette entreprise. Tout ce que je sais c'est que Luc avait été engagé avec un salaire très conséquent pour être nommé directeur dans les mois à venir. Il était ravi d'être revenu dans le sud et il passait le week-end avec nous bien plus souvent que lorsqu'il vivait dans la région parisienne. Laure continuait à le suivre partout. Je m'aperçois que lorsque j'évoque leur couple je pense Luc ; cela ressemble à un acte manqué. Donc, il leur arrivait de passer le week-end avec nous. J'aimais bien Laure, surtout qu'elle avait l'air de rendre heureux mon frère mais... sans plus. Non, elle rendait heureux mon frère. Je suis injuste. Ils avaient décidé de se marier l'année suivante. J'avais un peu de mal à me faire à cette idée. Il faut croire que j'étais égoïste (le suis-je toujours ?) : lorsqu'il s'agissait de mon couple tout était normal, lorsqu'il s'agissait de celui de mon frère, je tiquais. Et l'avenir allait me donner tort à cent pour cent. Quand Luc et Laure étaient à Marseille, le vendredi soir, très souvent ils allaient au cinéma avec Kévin et ses potes. La plupart du temps les garçons choisissaient le film et Laure subissait.

Courant juin, un vendredi, Laure fit un caprice. Elle voulait aller voir un film qui s'intitulait *Les nanas* ! Je ne sais pas comment elle avait réussi à les persuader mais ils l'ont suivie, à reculons certes mais quand même.

Ange et Bruno sont venus me prendre vers dix-huit heures avec la vieille R5 de Bruno. A l'internat de Sainte-Marguerite, dans une minable salle délabrée et couverte de peintures pornos, Francis, assistant en médecine interne, nous faisait travailler jusqu'au petit matin. Quand je rentrais chez nous, tout le monde dormait.

La soirée fut sinistre. L'atmosphère lugubre de ce vieil hôpital où portes et persiennes vermoulues claquaient sous l'effet d'un violent *Mistral* et les courants d'air infiltrant ce bâtiment passoire me glaçaient jusqu'aux os d'autant que j'avais fait la bêtise de mettre une jupe légère et courte. Au fur et à mesure où la nuit avançait, je n'arrivais pas à me réchauffer et je perdais pied car je n'avais pas assez travaillé les sujets du jour. Ce soir-là, Francis, m'a mise minable. C'était le but du jeu mais mon moral était en berne... Mes copains m'ont raccompagnée chez moi vers trois heures. Je n'aspirais qu'à prendre deux cachets pour calmer ma migraine débutante avant d'aller m'affaler sous la couette. En arrivant devant la porte de notre appartement, j'ai entendu un bruit de conversation.

Surprise, j'ai poussé celle-ci et j'ai constaté que Laure, Luc, Kévin, Bernard et Jean-Luc, deux copains de Kévin, discutaient et riaient, assis par terre autour de plusieurs bouteilles de vin. Me voyant entrer, Luc m'a dit :

— On t'attendait.

— Ah bon ! Excuse-moi mais j'ai un de ces maux de tête... et je vais prendre l'aspirine. Si on doit discuter, je préfère remettre à demain. Je suis complètement naze...

Et là-dessus, j'ai filé à la cuisine ne leur laissant pas le temps de me répondre.

En revenant, j'ai vu qu'ils n'avaient pas bougé. Hilares, ils patientaient.

— Bon, si vous voulez me dire quelque chose faites vite et après au dodo.

C'est Kévin qui a pris la parole :

— Tu devrais aller voir ce film, tu sais : *les Nanas*.

— C'est pour me dire ça qu'on va pas se coucher ? Pourquoi, il est si bien ?

Alors les garçons se sont esclaffés et j'ai entendu un florilège de :

— C'est un navet...

— Que des nanas, tu parles...

— Ça jacasse et on n'y comprend rien...

— La musique est bidon...

— L'histoire aussi...

— Je me suis fait chier et si vous n'aviez pas été là je me serais cassé...

— T'y aurais raté l'essentiel.

Au milieu de tout cela, Laure essayait d'en placer une, style :

— Non vous exagérez... C'est pas si mal... Les filles sont extra... Ça m'a plu...

Je me suis mise à hurler :

— Stop, stop ! Vous m'emmerdez ! Si c'est pour me dire ces conneries je vais me coucher.

Luc, se rendant compte qu'ils exagéraient leur a fait le signe de se taire et m'a dit :

— Calme-toi, *bi-moche*. Ne te met pas dans cet état. On est cons et puis pour t'attendre on a un peu picolé. On voulait te dire qu'il faut que tu ailles voir ce film ; c'est vrai. Pas parce qu'il est super, non, encore que Laure l'a trouvé plutôt bien et que peut-être il te plaira. C'est un film de filles pour les filles. Mais c'est pas pour ça ; c'est parce que... je sais pas si... Enfin, dedans il y a une fille qui te ressemble comme deux gouttes d'eau...

— C'est dingue, a dit Kévin. Si je ne vivais pas avec toi, j'aurais dit que tu as tourné ce film en cachette.

— C'est vrai, j'en suis resté baba a rajouté Jean-Luc.

Et les uns et les autres sont allés de leurs commentaires certifiant que cette fille était ma copie conforme, d'après eux plus ressemblante qu'une jumelle.

Laure, plus calme que les garçons a conclu :

— Ecoute, c'est hallucinant. Je n'ai jamais vu une telle ressemblance. Tu peux les croire. C'est une jeune actrice qui doit avoir notre âge, à peu près. Ça doit être un de ses tous premiers films. Je ne l'avais jamais vue avant. Elle a un rôle secondaire mais vraiment je n'en reviens pas. Je sais pas si elle va percer, si elle va faire carrière mais il faut que tu ailles voir ce film que pour elle, si tu veux. Quoiqu'il n'est pas si mal...

— Bon ça va, j'ai compris. J'irais le voir mais cela pouvait attendre demain, non ? Maintenant, je vais me coucher...

— Deux minutes, deux minutes a dit Luc, la main levée. Le plus extraordinaire, tu sais quoi ?

— Non mais arrête de jouer aux devinettes...

— Le plus extraordinaire, c'est qu'elle s'appelle comme toi...

— Quoi Juliette Marteau ?

— Non, non ! Juliette oui, mais Juliette Binoche. Tu te rends compte toi *bi-moche* et elle Binoche. On est allé voir son nom sur l'affiche. C'est bien elle : elle joue le rôle d'Antoinette ! Dans le rôle d'Antoinette : Juliette Binoche. Incroyable non ?

— Vous êtes tous débiles. Je m'appelle Juliette Marteau et pas Juliette *bi-moche*. Je te signale que c'est toi, mon cher frère qui m'a affublée de ce surnom ridicule et qu'il n'y a que toi pour m'appeler ainsi. Je m'appelle Marteau comme toi, comme mon père et d'ailleurs à partir de ce soir je ne veux plus que tu m'appelles *bi-moche*. C'est compris ?

J'avais élevé le ton sur un mode hystérique et je crois que j'avais des raisons. Mon frère, penaud, s'est repris :

— Excuse-moi bi... Juliette, ma petite sœur, ma sœur chérie. Allez sœurette, je ne voulais pas te blesser. Pardonne-moi. C'est promis, je ne t'appellerai plus avec ce surnom...

Et il a tenu parole. Pas une fois, par la suite je n'ai entendu le surnom de *bi-moche*.

En allant nous coucher, Laure m'a prise par le cou et m'a murmuré à l'oreille :

— Et puis, ne t'inquiète pas ; ça m'étonnerait que cette fille soit une future vedette de cinéma. Elle est belle mais elle ne joue pas si bien que ça. A mon avis, elle va disparaître de la circulation, vite fait et tu n'en entendras plus parler.

Comme elle se trompait !

Les jours suivants, ils m'ont convaincue d'aller voir ce film. Kévin m'a accompagnée. Heureusement car sans lui je serais passée complètement à côté de cette fameuse ressemblance. C'est lui qui m'a désigné cette fille ! A cette époque, elle n'était pas célèbre et mon entourage disait : « Comme elle te ressemble ! » ensuite quand le cinéma l'a faite étoile, les gens m'ont dit : « Comme tu lui ressembles ! » Elle était devenue la référence et moi la similitude. Même pour ceux qui m'aimaient j'étais la copieuse ! Après ce film, je n'ai pas trouvé – et je ne trouve toujours pas – de tels points communs entre nous pour que l'on puisse nous confondre. C'est mon avis et peut-être aussi le sien contre le reste du monde. A cela j'ai peut-être une explication.

Un an après mon mariage avec Adrien, j'étais encore tentée par les frivolités de l'existence. A ma décharge, je n'avais que trente-sept ans ! Je n'avais pas encore tourné la page de la vie mondaine et je poussais mon mari à me faire faire le tour du tout Paris. Une amie d'enfance d'Adrien, Anne-Lise, fille du 16^e arr. prenait très à cœur son rôle de mentor ! Elle en faisait des tonnes, au grand dam d'Adrien qui, lui n'aspirait qu'à me sortir de ce milieu surfait. Un soir, Anne-Lise, toute excitée m'a appelée au téléphone :

— Ma chérie, la semaine prochaine nous allons à une soirée chez X, rue Fortuny. Il habite un hôtel particulier, celui où vivait Sarah Bernhardt ! Tu vas voir l'hôtel ! Entièrement rénové et décoré, je te laisse deviner par qui ; c'est une splendeur. On devrait être une

cinquantaine environ. X sait recevoir ! Buffet exceptionnel ; petit orchestre de chambre, etc. c'est le top du top. Tu es d'accord ? C'est jeudi soir. Adrien, je suis certaine sera OK. X est un metteur en scène dont la réputation n'est plus à faire. Adrien ne me refusant rien, emballée je lui ai répondu :

— Bien sûr que je suis d'accord !

Et le piège s'est refermé ! C'est alors qu'elle m'a dit :

— Et puis Starck y sera, et elle aussi... j'en ai la confirmation... C'est extra, non ?

— Qui elle ?

— Ben, Juliette Binoche, pardi ! On va pouvoir, enfin vous mettre face à face ! Depuis le temps que j'attends ça !

J'ai compris, à ce moment-là, qu'elle ne me traînait depuis des mois dans le monde que dans le but de me confronter à l'autre. Je n'ai rien répondu, bien décidée à me faire porter pâle au dernier moment. J'ai fait part de cette invitation à Adrien sans lui mentionner la présence de l'autre ni ma détermination à contracter une maladie diplomatique la veille du jour J. Plus la date fatidique approchait, plus j'étais furieuse contre Anne-Lise et plus j'avais envie de lui faire perdre la figure. Et si l'autre ne se reconnaissait pas en moi, pas plus que moi en elle ? C'est cette satanée Anne-Lise qui serait bien attrapée, d'autant qu'elle avait dû faire courir le bruit dans le landernau snob parisien qu'elle allait emmener le sosie de Juliette Binoche ! Persuadée que cette similitude – un air, peut-être – n'existait pas je n'ai donc rien changé au projet initial et nous nous sommes rendu tous les trois à cette soirée, accompagné d'un couple, intime de X, qui nous servait de caution. Et puis j'étais curieuse de découvrir un des hôtels particuliers de ce quartier. A deux pas du parc Monceau, à l'abri de la foule curieuse, entre le boulevard Malesherbes où trône l'hôtel Gaillard, copie d'une aile du château de Blois et la rue Médéric où siège l'austère église suédoise en brique foncée il existe une rue où se cachent des célébrités et, ceci, depuis le siècle dernier. On dit qu'en dehors de Sarah Bernhardt ont séjourné dans les hôtels particuliers de la rue Fortuny : la belle Otéro, Marcel Pagnol, Edmond Rostand...

J'étais dans mes petits souliers ! Et si j'allais être la risée de tout le monde ? Quand nous sommes arrivés, elle n'était pas là au milieu de tout ce beau monde qui s'entassait dans les salons de X. Starck non plus d'ailleurs. Je dois avouer que je n'ai pas goûté au buffet, rien bu et que je serais bien incapable de décrire l'intérieur de l'hôtel tant ma gorge était nouée. Les minutes passaient et j'étais de plus en plus convaincue que, comme une star capricieuse, elle ne viendrait pas. Mon ventre criait famine et comme je me faufilais vers le buffet, elle est arrivée, accompagnée de son homme du moment. Il ne devait pas être loin de minuit. On nous a présentées : « Juliette Binoche – Juliette Dumongel » pas de quoi fouetter un chat. Deux prénoms identiques et c'est tout. Je n'ai rien remarqué dans son regard qui puisse me faire part de son étonnement. J'étais une inconnue pour elle. Elle ne me prenait pas pour son sosie au grand désappointement d'Anne-Lise et de tous ceux que celle-ci avait persuadés. Je triomphais ! Elle était belle, vraiment belle, bien plus belle que moi ! Je crois que j'ai été un peu jalouse. Si je devais la décrire, je dirais qu'elle était lumineuse. Lorsqu'elle souriait, tout son visage s'éclairait, ses yeux pétillaient, son teint se colorait et il était difficile de détacher son regard du sien. Si j'avais été un homme, peut-être aurais-je été amoureux d'elle. J'ai félicité Juliette Binoche pour sa brillante carrière et

essayé de prolonger la discussion quelques minutes. Elle m'a répondu gentiment mais j'ai senti qu'elle avait hâte de retrouver d'autres personnes bien plus importantes que moi. Notre fameuse rencontre a pris fin là au grand désespoir d'Anne-Lise. Je me suis ruée vers le buffet afin de rattraper le temps perdu. Nous sommes restés, Adrien et moi, encore un moment, pendant lequel, mettant un mouchoir sur ma timidité, je me suis fait remarquer en parlant fort et en riant de tout et de rien. Anne-Lise et compagnie piquaient du nez. Starck n'a pas pointé le sien. Je me demande si Anne-Lise n'avait pas inventé de toutes pièces sa participation sachant que de le rencontrer ferait office de pot de miel pour la mouche que j'étais. A cette époque je ne jurais décoration qu'à travers lui !

Forte de mon succès, au bout d'une demi-heure, j'ai dit à Adrien que j'en avais assez et que je voulais rentrer. C'est ce que nous avons fait. Juliette Binoche n'a pas remarqué mon départ. Elle devait m'avoir oubliée. J'étais ravie. J'allais pouvoir clouer le bec à pas mal de personnes.

Le soir en me démaquillant, j'ai compris pourquoi il existait un tel décalage entre, d'une part, ceux qui étaient convaincus de notre ressemblance et, d'autre part, elle et moi qui ne la discernions pas ou si peu. Chaque individu ne se connaît qu'à travers les traits que lui renvoie sa glace le matin. Il s'agit d'une image en miroir de la réalité que distinguent les autres. Si le visage est asymétrique par rapport à un axe médian, ce que nous voyons de nous est assez différent de ce que tout un chacun peut voir en nous regardant de face. La solution est là ! En me voyant, Juliette Binoche ne voyait pas ce que la glace lui renvoie ; donc je ne pouvais être son sosie. Il en était de même pour moi à son sujet. Certes elle, elle avait accès à son image vue par les tiers en regardant ses films mais certains artistes refusent de se voir sur un écran. Peut-être était-ce le cas en ce qui la concerne ? Mon explication m'a paru, à cette époque une bonne explication. Je n'ai pas mieux de nos jours. Adrien, cette nuit-là, m'a aimé avec une douceur incomparable. J'ai la sensation qu'il voulait panser mes blessures. Après cet épisode je n'ai plus jamais rencontré Juliette Binoche. Je ne suis pas allée voir ses films, je n'ai pas suivi sa carrière. Je n'ai fait que l'entrapercevoir, de loin en loin, sur des écrans de télé lorsqu'elle effectuait des tournées de promotion.

Je me mens encore à moi-même. Il y a quelques mois, un après-midi d'ennui, zappant devant mon écran plat, je suis tombée sur un film où elle tenait le rôle féminin principal. Il s'agit d'un film sentimental, euphémisme pour ne pas dire film à l'eau de rose, américain dont j'ai oublié le titre. Style : amour sur la côte est ; coup de foudre new-yorkais... Les ricains sont très forts pour faire ce type de film. Un ami d'Adrien, critique de cinéma qui me draguait un peu m'avait, au cours d'une soirée ennuyeuse, tenu une véritable conférence sur le cinéma US. Je l'avais subie sans trop de désagrément car, d'une part, il était intéressant et, d'autre part, il savait qu'il n'obtiendrait rien de moi. J'étais amoureuse d'Adrien et fidèle. Adrien n'ayant pu nous accompagner à cause d'un problème à régler avec sa fille m'avait confié à lui : « Philippe t'accompagnera. Il va te draguer ; il ne peut s'en empêcher devant toute belle jeune femme. Donc tu ne seras pas l'exception mais j'ai toute confiance en toi et en lui aussi. En soirée, il est très agréable et incollable sur le cinéma. C'est pas trop ton truc le ciné mais écoute-le, il vit intensément sa passion. » C'est pour cela que je suis incollable en la matière.

Le film dans lequel Juliette Binoche joue a tous les critères décrits par Philippe. En salle, il a sûrement connu du succès mais quel intérêt a-t-il ? L'histoire est celle d'un jeune veuf, père de deux ou trois filles qui tombe amoureux de la petite copine (Juliette Binoche) de son frère. Banal à souhait ! Le sujet n'aurait pas dépareillé les collections de romans de gare. Peu importe. En la voyant évoluer – toujours très belle, l'âge la rend encore plus lumineuse – je me suis fait plusieurs réflexions. En premier lieu, à mon grand regret, j'ai trouvé, que nous avons un air de ressemblance. Ensuite, je suis allée sur internet chercher sa biographie et j'ai lu avec surprise qu'elle était née la même année que moi, en 1964. J'ai constaté qu'elle avait tourné de nombreux films et peu de navets. Alors qu'était-elle allée faire dans ce film dégoulinant de guimauve ? Avait-elle besoin d'argent ? Se sentait-elle oubliée ? Avait-elle le besoin d'exister ? Souvent on commet des erreurs en toute bonne foi ! Peut-être est-elle persuadée que cette caricature de film n'est pas un ratage ! Pour un artiste, le relatif succès populaire peut justifier le poids de l'œuvre. Avec le recul, quel est, de nos jours, son jugement ? Si je la connaissais c'est une question que je ne manquerais pas de lui poser !

Quant à moi, depuis peu, je me suis fait teindre en blonde et je porte très souvent de grosses lunettes de soleil. Mes complexes vis-à-vis d'elle se sont un peu estompés ; enfin je crois. J'espère ! Peu après la soirée rue Fortuny j'ai commencé à me lasser de ce monde superficiel ; je me suis rapprochée de vraies valeurs. Un an après, Adrien et moi, nous ne nous rendions plus dans des soirées mondaines !

L'aspersion du cercueil avec de l'eau bénite est terminée. Plus personne ne s'est approché pour prendre le goupillon. Il est temps. Je commence à en avoir assez. Au dernier rang, une femme que je crois reconnaître comme une tante de Jean-Paul a fit mine de se lever pour prendre le relais mais la famille l'a ignorée. Encore une exclue !

— Mesdames, messieurs, la famille vous remercie de l'avoir accompagnée tout au long de cette cérémonie. A n'en pas douter, vos prières accompagneront notre cher défunt. Pour ceux qui ne peuvent se rendre au cimetière Saint-Pierre, la famille recevra leurs condoléances sur le parvis, côté fort St Jean.

A ces mots, les croque-morts ont surgi de je ne sais où. Ils se sont mis à six pour enlever le cercueil tandis que trois autres se chargeaient des fleurs et des couronnes. La famille a emboité le pas. J'ai caché mon visage entre mes mains. En passant devant moi personne n'a pris cas de ma présence. La porte s'est ouverte et une vague de chaleur a envahi l'église. On allait crever de chaud dehors ! Lorsque la foule a commencé à dégager les premiers rangs, je me suis glissée furtivement près de l'autel, me suis mise à genoux, la tête baissée dans une tenue extatique. Je n'ai pas prié – je ne sais plus ! – et je me suis décidée à attendre que tout le monde fiche le camp avant de sortir.

Je n'étais pas tombée à genoux cette nuit-là mais face contre terre en proie à des douleurs hors du commun.

Chapitre 9 : La Conception...

Je me suis assise face au chœur et j'attends. Le Christ sur sa croix me surveille. S'il avait pris soin de moi peut-être que tout serait différent. C'est une idée idiote qui confine à la superstition. Je ferais mieux de penser à ce que je vais faire. J'ai l'impression que je vais poirotter longtemps dans cette église car les condoléances sur le parvis génèrent un bel encombrement. Pas de bousculade ; chacun attend sagement son tour. La foule n'est quand même pas comparable à celle qui, ici, en 1720, assistait à la messe dite par monseigneur de Belsunce. L'évêque de la peste dont la statue se trouve devant *La Major*. Cette cérémonie est ancrée dans l'inconscient collectif marseillais d'autant plus que l'évêque était entouré de tous les patrons pêcheurs. Comme symbolique on ne fait pas mieux : église – peste – pêcheurs !

Je vais rester là combien de temps ? Depuis ce matin je fais des mauvais choix. Un, je n'aurais pas dû prendre le premier TGV ; deux, je n'aurais pas dû pénétrer dans Saint-Laurent ; trois, j'aurais dû prendre la poudre d'escampette avant la fin de l'absoute. Maintenant, je suis coincée. Je ne suis pas encore à la gare Saint-Charles et encore moins chez moi Square Montsouris. Patience, patience et encore patience. Si encore j'avais suivi régulièrement les stages d'hypnose j'aurais pu m'exercer sur moi. Mais au lieu de ça j'avais préféré visiter la Bretagne pendant que mes collègues s'échinaient sur les mécanismes de la transe. Et maintenant tous les épisodes oubliés de ma vie refluent et me submergent sans que je puisse les arrêter. Attendre ! Et si j'essayais de me faufiler en slalomant entre les gens qui font le pied de grue devant la porte ? Evidemment, je me ferais remarquer : dans le pire des cas Jean-Paul ou quelqu'un d'autre me reconnaîtrait, dans le meilleur des cas on me prendrait pour une resquilleuse ! Resquilleuse dans la queue des condoléances ! Je l'ai déjà vu : même dans ces circonstances certaines personnes ne peuvent pas s'empêcher d'essayer de gagner des places. Passer devant est dans leurs gênes !

Allez, je vais attendre et vite m'en retourner à Paris. Finis les mauvais choix.

En ce début de dimanche, fin août 85, la foule se pressait sur le quai des Belges devant l'embarcadère des navettes pour le Frioul. Il faisait un peu frais mais la clarté du ciel promettait une suite très chaude. Kévin et ses copains avaient décidé d'y passer la journée et de faire des oursins, au fin fond d'une crique, à l'abri des regards. A l'époque, le braconnage des oursins était beaucoup moins surveillé et jamais pénalisé pourvu que cela soit fait discrètement. En fait, personne ne respectait (ne connaissait, je pense) les périodes légales. Je me demande si, de nos jours, ce sport typiquement marseillais ne se poursuit pas en toute impunité. J'étais partante aussi : un break me ferait le plus grand bien ! Pour trois bonnes raisons : j'adorais les oursins, je n'avais pas envie de travailler et je ne me sentais pas trop dans mon assiette. La veille au soir j'avais ressenti une petite douleur au fond du vagin lorsque Kévin m'avait pénétrée un peu brusquement. Cela avait réveillé de mauvais souvenirs bien qu'il n'y ai eu aucun point commun, en dehors de la localisation, avec l'épisode précédent. Je ne sais pas si le raté sexuel – ce n'était quand même pas la première fois – ou plutôt la trouille d'un nouveau problème gynéco en était la cause mais

je m'étais levée de mauvaise humeur. Comme toujours dans ces cas-là j'avais monté en épingle la moindre contrariété et, bien entendu, ma cible était Kévin. Pour un bol non rincé, traînant sur la table de la cuisine, ce qui était son quotidien, pour un caleçon et des chaussettes par terre au milieu de la chambre, ce qui ne changeait rien à son ordinaire, pour un peigne plein de cheveux ou encore mille détails sans importance, je lui avais cherché des poux dans la tête. Il l'avait pris philosophiquement me balançant :

— Toi, tu vas bientôt avoir tes ragnagnas !

Depuis mon intervention mes cycles étaient très irréguliers : je pouvais rester plus de deux mois sans mettre un tampon ce qui était d'habitude plutôt réjouissant. Peut-être que mon compagnon avait raison ? Aussi, en me faisant cette remarque, il m'avait poussée à essayer de me souvenir de la date de mes dernières règles. En vain ! Même en regardant le calendrier des postes, celui sur lequel trône un chat, un chien, un paysage kitsch, ou toute autre illustration minable, celui que le facteur vous vend comme un objet d'art nec plus ultra, je n'avais pas pu trouver un repère qui puisse me servir de base de calcul. A contrecœur, j'avais admis que cette mauvaise humeur devait être en rapport avec mon cycle ; ce qui me rendait encore plus maussade. Un véritable cercle vicieux ! Je n'étais pas à prendre avec des pincettes ! Kévin n'avait qu'à se tenir à carreau.

— Alors tu viens ou pas ?

— Oui je viens pour les oursins ! La mer va être froide à cause du *Mistral* d'hier mais, tant pis, je viens pour manger des oursins.

Le vent était tombé dans la nuit. Il avait soufflé très violemment pendant trois jours avec, pour conséquence irrémédiable, une journée splendide et chaude sans le moindre petit cumulus et une eau glacée ne dépassant pas les 18 °C. A Marseille, le *Mistral* en chassant la couche superficielle de la Méditerranée entraîne un refroidissement de l'eau par remontée des couches froides issues de la profondeur : tout le monde sait ça. Ensuite, il faut au moins une ou deux semaines sans vent pour que je retrouve du plaisir à plonger dans la grande bleue.

— Tu pourras te baigner, je suis sûr. Elle a dû se refroidir mais quand même...

— Non je ne me baignerai pas, surtout si je dois avoir mes ragnagnas, comme tu dis. Ça risque de me les couper.

— Comme tu veux.

Et cela avait été notre seul échange de la matinée !

Après une demi-heure d'attente on avait embarqué, direction les îles ! Je ne m'étais occupée de rien. Kévin avait pris le pain ; ses copains une glacière de vin blanc. Les filles jacassaient sur le bateau à qui mieux-mieux et moi je boudais. Même la traversée du Vieux-Port sous un soleil éclatant et le franchissement de la passe entre Pharo et Saint-Jean n'avaient pas réussi à me dérider. Pourtant je mets au défi quiconque naviguant par là en bateau de ne pas sourire de plaisir devant la beauté du lieu. Personne ne râle en cet endroit, moi si, ce jour-là !

On était arrivés quarante minutes plus tard, en faisant, comme toujours, une courte escale au Château d'If, puis après vingt minutes de marche nous avons trouvé la crique idéale. Les filles s'étaient dépoilées, révélant leurs formes à peine cachées par leurs bikinis. Les trois nanas des copains de Kévin étaient pas mal foutues mais je savais, sans forfanterie,

que lorsque j'allais enlever ma robe de toile dévoilant mes seins nus et mon mini maillot rouge, les garçons n'auraient d'yeux que pour mon anatomie. Dans ces circonstances, Kévin était assez fier de l'effet que je produisais et il me regardait à la manière d'un vendeur de voiture qui va fourguer son haut de gamme. Je détestais ce regard. Aussi je ne me suis pas déshabillée avant que les garçons ne se mettent à l'eau.

Kévin avant de me laisser avait fait une dernière tentative :

— Fais attention à toi, le soleil cogne drôlement...

— J'suis pas bête quand même...

— Non mais méfi ! Mouille-toi et ne reste pas exposée trop longtemps.

— Je ne me baignerai pas, je te l'ai dit...

— D'accord mais fais gaffe ! C'est pour toi que je parle...

— Oh ! Fiche-moi la paix. Je sais ce que je fais et occupe-toi de tes oignons...

Il s'était tu, dépité et avait enfilé sa combinaison, vêtement obligatoire pour un pêcheur d'oursin patenté ! Leur attirail comprend en outre : des palmes, un masque, un tuba, un sac de jute (si possible un sac de pomme de terre pour en mettre plus) et une fourchette pour les décrocher du rocher. Les gants sont facultatifs : les grands habitués n'en mettent pas.

Les pêcheurs disparus, j'ai fait passer ma robe par-dessus ma tête et me suis allongée sur ma serviette, le ventre contre le rocher chaud. Je ne sentais pas grand-chose en dehors d'un embarras, d'une gêne au niveau du bas-ventre et j'étais certaine que la chaleur de la pierre me ferait du bien. Les trois filles, me prenant pour une bêcheuse, m'ignoraient.

Je me suis endormie.

Les garçons en sortant de l'eau m'ont réveillée en m'aspergeant d'eau froide. J'ai hurlé et les ai maudits. Ils en ont pris plein leur grade. Jamais Kévin n'aurait osé. Il ne l'a pas fait, n'a pas participé et n'a rien dit ; les autres rigolaient. Cela ne pouvait guère détendre mon humeur massacrant. La gueule en biais, j'ai pris part aux agapes. En général les plus habiles se consacrent à l'ouverture des oursins. Avec une paire de ciseaux, ils partent du centre mou et découpent la coquille en deux en suivant la circonférence. Deux copains de Kévin se mirent à la tâche et eurent tôt fait de vider les quatre sacs de jute. Ensuite, chacun muni d'un morceau de pain prend une moitié d'oursin et sauce l'intérieur, en recueillant les cinq rangées de corail orangé. Le goût est subtil, iodé et légèrement sucré. Pour les amateurs de produits marins, il s'agit d'un must. Je ne me suis pas fait prier et j'ai ingurgité grand nombre de ces échinidés avec pas mal de verres de vin blanc. Au bout du compte, j'étais un peu pompette. L'après-midi, les garçons se sont défoulés dans l'eau en inventant des jeux tous plus idiots les uns que les autres. Kévin a fait une dernière tentative en s'allongeant près de moi et en passant son bras autour de mes épaules. Je l'ai repoussé sans un mot. Il est allé rejoindre ses copains. Les filles ont discuté chiffons et artistes de cinéma entre deux délicats bains de fesse sans éclaboussure de peur de mouiller leurs cheveux. Quant à moi, sollicitée par les unes et par les autres, je n'ai pas bougé de ma serviette, faisant la crêpe tantôt d'un côté tantôt de l'autre. Si bien que lorsque nous avons repris la navette vers six heures du soir ma peau avait la couleur de la carapace d'une écrevisse cuite et un début d'insolation frappait ma tête à la manière d'un forgeron sur une enclume. Ma rogne ne pouvait pas s'être améliorée !

A la maison, j'ai pris un bain froid – paradoxe pour quelqu'un qui ne voulait même pas tremper un orteil dans la mer quelques heures plus tôt – et avalé deux aspirines. Sans rien manger, je me suis couchée à huit heures avec une vessie de glace sur la tête. Je n'avais toujours pas adressé la parole à Kévin qui faisait le dos rond en attendant que la tempête passe.

Mais elle n'est pas passée ! Mais alors pas du tout !

Ce froid dans nos relations était le tout début d'un cyclone, d'un maelstrom qui allait tout emporter sur son passage. Nous ne nous en doutions pas ni l'un ni l'autre.

De plus en plus mal, la tête pulsant au rythme de mon pouls, le cœur au bord des lèvres, la peau brûlante, vers dix heures, je me suis levée pour boire et j'ai restitué l'équivalent d'une bassine de pain, d'oursins et de vin blanc. Je n'ai pas eu le temps de me rendre aux toilettes et mon vomi a tapissé la chambre. Heureusement Kévin s'était installé sur le divan du salon pour me laisser, d'après ce qu'il m'avait dit, la fraîcheur du lit pour moi toute seule...

Je me suis recouchée, pensant nettoyer plus tard et j'ai bien fait puisqu'à trois reprises je me suis relevée pour gerber. Au bout de la deuxième fois je n'avais plus rien à dégobiller. Vomir quand l'estomac est plein est fort désagréable mais le faire quand l'estomac est vide est intolérable. Non seulement l'effort est terrible mais le manque de production accable le moral car il n'y a pas de raison que cela se termine !

Les spasmes ont fini par se calmer. Plus tard, la tête toujours prête à exploser, j'ai fini par me lever pour nettoyer la chambre. A genoux, en passant la serpillière, l'odeur et l'aspect de mon vomi m'a re-déclenché des contractions horribles de l'estomac.

Au bruit que je faisais, Kévin a débarqué :

— Ça va pas ?

Question aussi éternelle qu'idiote ! Bien sûr que ça va, j'ai la tronche comme une enclume, l'estomac à l'envers, la brioche en feu et la peau à vif mais ça va !

Ne lui répondant rien, il a poursuivi :

— Tu veux que je t'aide ?

— Non, c'est bon !

Je n'allais pas lui faire ramasser mes vomissures et je ne le voulais pas dans mes pattes ! Je pense qu'il a dû être rassuré que je ne lui demande pas de faire le ménage et, s'apprêtant à battre retraite, il a ajouté :

— C'est ton coup de soleil, c'est pas les oursins. J'en ai mangé plus que toi et je n'ai rien. Je ne suis pas malade. Recouche-toi vite fait et remets-toi de la glace sur la tête.

J'avais besoin de son avis et ses conseils ! Comment, dans ces cas-là, les gens ne comprennent-ils pas qu'il vaut mieux la fermer ? C'était trop : non seulement j'étais malade à crever mais, en plus, il venait m'emmerder avec ses réflexions oiseuses. J'allais lui répondre qu'il aille se faire foutre et pour cela je me suis redressée. C'est alors qu'une épée a traversé mon bas ventre. La douleur m'a coupée en deux. Les cannes sciées, j'ai vacillé et puis je ne suis pas tombée à genoux mais face aux carreaux de la chambre encore couverts de mes souillures, en proie à des souffrances hors du commun.

— Mon ventre, mon ventre...

— Qu'est-ce qui se passe encore ?

— Mon ventre... Mal... Très mal ?

— Putain, en plus t'as une intox alimentaire ! Tu vas avoir la chiasse pour couronner le tout. Je vais t'aider à te coucher.

Et il m'a prise en poids

— Non pas intox... Mal, ventre...

— Calme-toi, laisse-moi faire.

— Mon ventre...

— Ecoute reste tranquille, on va mettre la vessie de glace sur ton ventre et tu verras que quand tu iras chier tu seras soulagée. T'as pas envie maintenant ?

— Non, autre chose...

— Quoi autre chose ? Ecoute, il faut rester cohérent. Que veux-tu que ce soit d'autre ? C'est ton coup de soleil aggravé par une intoxication alimentaire. Ton mal à la tête...

Justement depuis que le coup de poignard m'avait coupé en deux, ma tête ne me faisait plus souffrir, je ne sentais pas les brûlures de ma peau et je n'avais plus envie de dégobiller ! Seul mon ventre parlait – hurlait devrais-je dire – et ce n'était pas mes boyaux qui étaient concernés. J'en étais certaine !

Il m'a recouchée, m'a posée la glace sur le ventre et j'ai gémi. Le simple poids accentuait mes douleurs.

— J'ai trop mal !

— Bouge pas ! Je vais chercher dans la pharmacie du *spasfon* et du *doliprane*.

Avec les comprimés j'ai bu un peu. Mes spasmes de l'estomac avaient miraculeusement disparu mais en m'asseyant à moitié pour boire, en dehors de la douleur, je me suis sentie très mal. Tout tournait autour de moi. J'étais au bord de la perte de connaissance. Kevin s'en aperçut-il ? Je ne sais pas mais c'est à partir de cet instant qu'il commença à perdre les pédales.

— Tu veux que j'appelle un médecin ?

— Qui ? Un dimanche soir ! J'ai mal...

— Qu'est-ce qui faut faire ?

— Les pompiers...

— Pour un banal coup de soleil ! Tu crois pas que t'exagères un peu ?

Et je me suis mise à pleurer. J'étais certaine que ce qui se passait dans mon ventre n'avait rien à voir avec une insolation. Le coup de chaud était un concours de circonstances et mon compagnon ne me croyait pas. Etait-il tellement exaspéré par mon attitude pendant toute cette journée qu'il en était aveuglé ? Je connais cet état d'esprit.

— Que...

— Laisse-moi tranquille. Retourne te coucher...

— Tu ne veux pas que je...

— Fous le camp !

J'avais trouvé suffisamment de forces pour lui gueuler ces trois mots. Il a filé, la queue entre les jambes, marmonnant :

— Si t'as besoin de moi, n'hésite pas.

— C'est ça, ouais.

J'étais bien décidée à ne plus rien lui demander et j'ai passé la nuit la plus horrible de ma vie. La douleur du bas ventre ne s'est pas calmée jusqu'à l'aurore; j'ai bu, sans pouvoir me désaltérer, la bouteille d'eau que Kévin, dans sa bonté, m'avait laissée. Toute la chambre n'a pas arrêté de tourner autour de moi et mes vertiges furent tels, qu'au petit matin, j'étais incapable de me redresser sur mes coudes. Je crois même que j'ai perdu connaissance à deux ou trois reprises avant que Kévin ne débarque vers six heures.

— Putain, qu'est-ce que tu as ?

J'étais moribonde !

Quelques jours après, il m'avouera que me trouvant les yeux mi-clos et révulsés, plus pâle que les draps, la respiration si courte qu'elle paraissait inexistante, il avait cru que j'étais réellement morte. Je ne l'étais pas mais de si peu !

Il a appelé les pompiers qui sont arrivés presque une heure après. Mon pouls était imprenable et ma tension si basse qu'ils m'ont posé une perfusion tout de suite. J'étais au-delà de la douleur. Je me sentais presque bien car déjà plus là ! Je ne discernais que des ombres qui s'affairaient autour de moi ; j'entendais leurs voix à travers un filtre de coton. J'évoluais dans un brouillard dense, prête à franchir le passage. Cerbère m'attendait de l'autre côté du Styx et j'étais bien ! Est-ce que l'instant où l'on passe de vie à trépas est comparable ? Je ne le sais pas encore mais un jour je le saurai.

En soulevant le drap, voyant mon ventre distendu, le médecin des marins-pompiers s'est écrié :

— Merde, elle fait une hémorragie interne. Vite un *plasmagel* et on fonce à la réa de La Conception.

Bien vu, j'avais, au bas mot, trois litres de sang dans ma bedaine.

La suite fut plus floue. Je me souviens de certaines choses, d'autres m'ont été racontées.

Les marins-pompiers m'ont transportée de toute urgence au bloc chirurgical. Du sang a été commandé et on m'a mis un tube dans les bronches pour m'aider à respirer. J'étais tellement dans les vapes que le réanimateur a fait ce geste à la volée sans m'endormir avec seulement un peu de gel anesthésique. Je le sais parce que j'ai encore en mémoire la sensation du tuyau rigide qui cherche un chemin entre mes cordes vocales avant de s'enfoncer dans ma trachée. C'est horrible ! Et pourtant ce geste a contribué à me sauver la vie. J'ai aussi le souvenir de mon brancard parcourant à toute vitesse des couloirs délabrés en produisant un bruit sur les carreaux inégaux qui imitait à la perfection celui du tricycle de Danny, alias canard, dans *Shining* ! Le claquement des portes à battant à chaque intersection, les plaques de polystyrène bancales du plafond menaçant de s'écrouler sur ma tête et le sifflement de l'ouverture électrique du bloc ont longtemps hanté mes nuits. Mon corps poussé sans ménagement sur la table d'opération ; l'affolement général ; l'anesthésiste criant : « ... et ce putain de sang, il arrive ; on ne commence pas tant qu'on l'a pas ! » Des mains me badigeonnant le ventre ; la voix du chirurgien gueulant après l'infirmière : « ... mais c'est quoi ce champ ; quelle conne ! Donnez-moi ça ! » Et enfin l'absence.

Et je me suis réveillée un jour plus tard, je crois.

Les premiers mots entendus ont été :

— On va vous enlever ce tube qui vous aide à respirer. Restez calme. Tout va bien.

Et cette incroyable envie de tousser sans y parvenir. Puis un frottement dans ma gorge, une toux incoercible, la sensation d'étouffer et en quelques secondes le calme et le regard bienveillant d'une infirmière brune aux yeux turquoise.

— Ne vous agitez pas. Tout va bien. Ne cherchez pas à parler pour le moment. Je vous mets ces lunettes dans le nez pour mieux respirer. C'est de l'oxygène. Reprenez votre souffle. Essayez de vous reposer jusqu'à ce que le docteur Berger vienne vous voir. Il va tout vous expliquer.

J'ai replongé. J'avais le plus grand mal à tenir mes yeux ouverts. Combien de temps cet état frontière entre sommeil et veille a duré ? Longtemps certainement car mes souvenirs précis de la suite des événements se situent en fin de soirée. Le docteur Berger, petit, mat de peau, les cheveux noirs, une barbe drue de trois jours s'est penché sur moi me soufflant au visage l'haleine d'un tabagique forcené et m'a dit :

— Vous vous en êtes tirée mais ça été juste. Coup de chance ! Beaucoup à votre place auraient avalé leur extrait de naissance. C'est votre solide constitution qui vous a sauvée. Une nuit à pisser tout votre sang dans votre ventre : c'est la première fois que je vois ça ! Vous auriez dû mourir dix fois. Vous vous rendez compte que vous n'aviez que 1,8 millions de globules rouges. C'est dingue !

J'ai fermé les yeux et il a pensé que j'étais encore dans les vapes :

— Elle n'a pas bien récupéré encore. Je passerai plus tard pour lui expliquer ce qui s'est passé. Il faut qu'elle soit bien réveillée pour tout comprendre sinon ça ne sert à rien.

Et il a filé ! J'ai essayé de crier pour le retenir mais je n'avais pas de voix. Je l'ai vu passer la porte en vitesse comme s'il avait mille choses à faire. L'infirmière aux yeux bleus m'a souri et dit :

— Reposez-vous, il repassera ; il l'a dit. Vous pouvez lui faire confiance !

Sauf que je ne l'ai revu que le lendemain en milieu de journée !

Toute la nuit, entre deux sommeils, je me suis posée mille questions. Le matin qui a suivi, j'ai tenté de tirer les vers du nez de chaque personne qui venait dans ma chambre. En vain. Invariablement la réponse était :

— Ne vous inquiétez pas, tout va bien. Vous êtes sortie d'affaire. Le docteur Berger va venir vous expliquer ce qui s'est passé et ce qu'il a trouvé mais il n'y a rien de grave. Ne vous faites pas de souci, il ne va pas tarder.

Je n'ai eu aucune visite de la famille ce matin-là. Le règlement ! Ni ma mère, ni Kévin, (ni a fortiori Luc qui était absent de Marseille) n'ont pu ou voulu forcer le barrage. Je suis restée seule à attendre ce maudit médecin.

Il est arrivé, tout à fait décontracté en début d'après-midi :

— Alors, ça va ?

— Oui...

— Bon vous êtes bien consciente ?

J'ai acquiescé. Cela ne servait à rien de lui dire que la veille aussi j'étais apte à l'écouter.

— Bon, je vais vous examiner.

Et il a soulevé le drap. J'ai vu alors que mon ventre était recouvert de pansements qu'il a retirés un à un en tirant violemment sur ma peau.

— Coup de chance pour vous, je suis repassé par le *Pfannenstiel* ! Je me suis dit qu'un *hémopéritoine* aussi important chez une jeune femme ne pouvait être qu'une *GEU* et j'ai eu raison. Heureusement parce que s'il avait fallu m'élargir je n'aurai pas été dans la merde...

Voyant dans mon regard une totale incompréhension, il s'est arrêté puis a repris posément en articulant les mots comme s'il avait affaire à une demeurée :

— Je pensais qu'en étant en médecine je pouvais vous parler comme à une collègue. Bon, je reprends : vous avez fait une grossesse extra-utérine. L'œuf fécondé s'est logé dans la trompe droite. Celle qui vous reste, vous comprenez ? La trompe s'est rompue en entraînant une grave hémorragie interne. Dans le ventre, vous comprenez ?

Ce que je n'avais pas compris et ce qui se manifestait par mon regard incrédule n'était pas lié à la *GEU* et ses conséquences mais bien, pour moi qu'on disait stérile, à la possibilité de faire cette *GEU* ! J'étais tombée enceinte ! Même si l'œuf avait niché là où il ne fallait pas, il avait existé !

Je l'ai laissé poursuivre sur le même ton :

— On a été obligés de vous transfuser, comme il y a deux ans. Je suis repassé par l'ancienne cicatrice. Vous n'avez pas de nouvelle cicatrice, OK ? Vous pourrez vous mettre en maillot de bain ! – Il faut croire que c'est une obsession chez les chirurgiens – et j'ai fait une plastie de la trompe. Pardon, j'ai recousu la trompe de façon à ce qu'elle soit en état de marche. A priori, d'ici quelques mois vous pourrez avoir des enfants. Je ne dis pas sûrement mais peut-être et de toute façon ce ne sera pas facile. Vous comprenez ? L'ovaire restant est sain, si votre trompe reste perméable tous les espoirs seront permis.

Je me suis mise à pleurer. Pas de joie, j'en suis certaine mais de lassitude. J'étais à bout ; un rien m'aurait fait pleurer. Quant au fait d'apprendre que je n'étais plus stérile – enfin probablement – je n'en avais rien à faire. Cette nouvelle, ce jour-là, me laissa indifférente ; je ne dis pas que plus tard...

— Voilà ce que je voulais vous dire. Pour la suite : à partir de ce soir vous pourrez boire ; demain vous vous alimenterez normalement. Je vous ai mise sous anticoagulant pour éviter toute embolie pulmonaire qui est le risque majeur lorsqu'on tripatouille le bas ventre d'une femme et sous antibiotique pour prévenir toute infection. Quand vous sortirez, d'ici huit-dix jours vous poursuivrez ce traitement à la maison.

Kévin est passé dans l'après-midi. Il était aussi emprunté que lors de ma première hospitalisation. Pourtant, rien ne pouvait le justifier. Il n'y avait pas de raison qu'il se sente responsable de mon état de santé cette fois. Il ne m'a pas dit trois mots et j'ai la ferme conviction qu'il se croyait coupable. J'ai essayé de prendre tout ceci à la légère mais rien n'y a fait. De dédramatiser n'a pas changé son humeur. Je pense qu'un ressort était cassé pour lui mais, à bien y réfléchir et avec le temps, pour moi aussi parce que c'est à partir de cet instant que je l'ai regardé différemment. Ce sentiment est indéfinissable mais j'ai l'impression que lorsque l'amour se meurt un voile se déchire et l'idéalisé devient ordinaire du jour au lendemain. Curieuse sensation que j'avais mise sur le compte de mon hospitalisation. Les jours suivants n'ont rien arrangé.

Il a été ravi de l'arrivée de Madeleine. Il a pu ainsi prendre la poudre d'escampette et me laisser en tête à tête avec ma génitrice. Celle-ci, comme à son habitude, a attaqué fort :

— Alors, tu avais bien tort de t'inquiéter !

— De quoi ?

— Mais d'être stérile bien entendu. C'était ton angoisse.

Elle avait tout compris ! Peu importait si j'allais bien, si la grande faucheuse avait failli gagner la bataille, si mon moral était dans mes chaussettes, si mon couple était au top. Toutes choses qui, à mon avis, auraient dû interpeller une mère. Non d'après elle ce qui comptait était que j'étais ravie d'apprendre que je pouvais, peut-être, procréer !

Nous n'avons jamais été sur la même longueur d'onde ma mère et moi ; un abîme, un gouffre d'incompréhension nous a séparées. A ce jour je pense que moi aussi j'ai eu une part de responsabilité mais on ne peut pas changer le monde.

Pour ce que j'en ai à faire maintenant tandis que la foule s'écoule doucement vers la sortie de Saint-Laurent. Bientôt je pourrai... fuir !

Oui, fuir !

Tout le temps de sa visite, Madeleine m'a tenu le crachoir me parlant plus d'elle et de ses problèmes existentiels que de moi ou de Luc. Au bout d'un quart d'heure je n'avais qu'une hâte : qu'elle s'en aille ! Elle est restée deux heures ! Par devoir, pas par amour.

La semaine s'est écoulée sans le moindre incident. J'ai fait des progrès, tous les jours. L'interne du service s'est pris d'amitié pour moi. Je pense qu'il s'agissait d'un peu plus que d'amitié. Lorsque j'ai été en état de déambuler sans risque ni douleur, il m'a passé une blouse et j'ai pu suivre sa visite avec les externes et participer aux staffs. C'était nouveau ; je dois dire que j'ai apprécié. Même si Eric Paolini, plutôt petit, mat de peau, cheveux très courts, barbe de deux jours en rajoutait beaucoup, j'ai appris pas mal de choses à son contact. Je n'ai, bien sûr, pas donné suite à une relation qu'il espérait plus intime mais je l'ai revu avec plaisir, ici et là, dans les hôpitaux, au gré de mes stages et de ses choix de service. Quand j'ai quitté Marseille, il était agrégé d'anatomie et marié avec une fille assistante en pédiatrie.

Pendant mon séjour, j'ai discuté plusieurs fois et assez librement avec Eric de mon problème. Pour lui, j'avais très peu de chance d'être un jour enceinte. Ses arguments me parurent tout à fait recevables :

— Tu n'as pas eu de bol d'être tombée sur Berger. C'est un con et un incapable ! Il était de garde et c'est l'assistant de garde qui opère les urgences. C'est surtout un fanfaron. De notoriété publique, il est un des plus mauvais chirurgiens de l'hosto. Pour toi ce n'était pas très grave car intervenir sur une *GEU* pour arrêter le saignement ce n'est pas la mer à boire. C'est à la portée de n'importe qui. Qu'il t'ait reprise par le *Pfannenstiel* c'est déjà un exploit ! D'habitude, il ne se casse pas la tête, il aborde les ventres urgents par une grande médiane. Tant mieux pour toi ! Mais quant à la plastie tubaire, permet moi d'en douter. Il est vraiment trop manche pour t'avoir correctement réparé ta trompe. A ta place, je ne le croirais pas trop, ce qui veut dire...

— ... qu'une grossesse pour moi relèverait de l'exploit !

— Exact ! Je ne dis pas que c'est impossible...

— ... mais peu probable compte tenu du chir qui m'a opérée !

— Parfaitement !

— Bon, ne te casse pas la tête. Avant cette *GEU*, j'étais persuadée que je ne pouvais plus tomber enceinte. Alors cela ne change rien.

— Prends quand même la pilule dans un premier temps.

Je l'ai fait pendant trois mois, puis j'ai stoppé toute contraception d'autant qu'un fait nouveau allait changer la donne.

Saint-Laurent s'est vidée aux trois-quarts. Mon supplice touche à sa fin.

Chapitre 10 : Jean-Paul...

Saint-Laurent s'est vidée. Enfin presque ! Ils ne sont plus que cinq à l'intérieur ; tous les autres sont sortis. Deux couples et un homme seul. La cinquantaine. Des nantis. Des amis de Jean-Paul, certainement : ils en ont tous les critères. Chics, biens mis, sans fausse note, affichant leur aisance d'une façon un peu trop flagrante. Ils ont du fric et aiment bien l'étaler. Tout Jean-Paul, ça ! Ils parlent fort, font des gestes larges : ils existent eux ! Je ne les connais pas et pourquoi les connaîtrais-je, d'ailleurs ? Ils sont à cent lieues d'imaginer qui est la femme, seule, assise au premier rang face à l'hôtel. Ils m'ignorent ; pourtant je suppose qu'ils doivent connaître mon existence. On a dû leur dire la ressemblance ! Malgré cela, j'ai pu me retourner sans risque et les détailler. Et si je me dirigeais vers eux et me mettais à leur claironner : « Je suis Juliette, la... » Quel scandale dans les chaumières. Quel lien ont-ils avec la famille ? En fait, je m'en fiche ! Je me fiche de savoir qui ils sont ; tout ce qui m'importe c'est d'attendre que le dernier franchisse la porte. Ce sera le signal, mon signal ! A partir de cet instant, je regarderai ma montre et je patienterai un quart... non une demi-heure, ce sera plus sûr, et je sortirai. Le cortège se sera ébranlé, les accompagnants auront déserté l'esplanade de La Tourette et je pourrai m'en aller. Enfin !

Ils plaisantent ! L'un parle, les autres sourient. A part moi, personne ne les voit mais, quand même, venir à un enterrement et plaisanter ! Ils pourraient avoir un peu de retenue, un peu de savoir-vivre. Même s'ils ne sont là que par politesse, même s'ils ne connaissaient pas particulièrement le défunt, ils pourraient faire un effort. On ne vient pas à une absoute pour se distraire. C'est une question d'éducation !

Une des bonnes femmes éclate de rire. C'est le comble !

Elle aussi avait éclaté de rire mais éducation était un mot absent de son vocabulaire. Je ne suis même pas certaine qu'elle en connaissait la signification. Cette fille était une poufiasse ! Je l'avais cataloguée ainsi lors de notre première rencontre et j'avais raison. Une pute issue des bas-fonds ! Une pétasse sortie du ruisseau ! Et elle était si heureuse de me voir toute bouleversée. Bouleversé n'est pas très efficace comme mot pour décrire l'état dans lequel j'étais cette nuit-là. A Marseille on dit *estrasinée*, en Provence certains utilisent le terme de *dévariée*. J'étais tout cela : *estrasinée*, *dévariée*, bouleversée, anéantie !

Une ordure certes, mais ne m'avait-elle pas rendu service au bout du compte ? Aurais-je eu la force de rompre sinon ? Probablement, mais pas si fermement si définitivement.

Je suis sortie de l'hôpital huit jours après mon intervention. J'ai vite récupéré. Je n'étais pas en grande forme – incapable de courir un marathon ou de grimper un sommet des Alpes – mais, tout compte fait, pas si mal que ça. J'ai repris une activité intellectuelle et physique presque normale en moins de quinze jours. Pour travailler mes cours et effectuer les tâches ménagères cela allait. Je vaquais à mes occupations habituelles sans effort démesuré. Sur le plan sexuel c'était autre chose : je n'avais pas envie de faire l'amour. Je ne ressentais pas de désir. J'aurais pu laisser faire Kevin, l'aider même à trouver son plaisir mais j'étais un peu hésitante à me faire chevaucher même si c'était fait de manière

délicate. Je lui en ai parlé et lui ai demandé d'attendre un peu, encore au moins trois ou quatre semaines, de façon à vraiment être bien à distance de l'intervention. Je ne lui ai pas proposé non plus de dérivatifs coutumiers dans l'histoire amoureuse d'un couple, de solutions alternatives au classicisme de l'accouplement. Il a fait mine de le comprendre. J'ai mis sa réaction sur le fait qu'avec mes pansements je ne devais pas être très sexy. Cela m'arrangeait aussi de le croire. Plus tard, je me suis rendu compte que j'étais complètement idiot de avoir eu ce type de réflexion. J'étais aveugle. Je ne voulais pas voir qu'il n'avait plus envie de moi et j'allais l'apprendre d'une façon ignoble. Je ne voulais pas voir non plus que pour moi une cassure s'était produite ces derniers mois et, au bout du compte, si la suite allait être minable la faute était aussi la mienne.

Dans les années 80, il existait à Marseille, un night-club dont le concept se voulait original pour les clients et rentable pour les patrons. Sur chaque table, un combiné téléphonique permettait de joindre une autre table grâce au numéro de celle-ci et ainsi de favoriser les rencontres entre les habitués de la boîte. Cela se passait, bien entendu à une époque où le portable et le *speed-dating* n'existaient pas ; de nos jours une telle idée serait plus que ringarde. Le 3-14, situé près du Vieux-Port, côté Saint Victor a été fréquenté quelques temps par la jeunesse branchée et dorée des quartiers chics pour y traîner le copain ou la copine qui, en temps ordinaire, faisait tapisserie. Je ne sais pas si beaucoup de célibataires ont trouvé dans ce lieu obscur chaussure à leur pied mais ce que je sais c'est que cela amusait surtout les accompagnants.

Je m'ennuyais ferme depuis que nous nous étions assis autour de la table 15. Je n'avais pas encore repris la fac. Aussi, lorsque les copains de Kévin avaient organisé cette virée pour l'un des leurs, désespérément seul depuis des mois, je m'étais dit que cette soirée ne serait pas pire que celles que nous passions ces derniers temps en tête à tête. Nous ne trouvions plus de sujet de conversation et nos parties de jambes en l'air, depuis que j'avais redonné mon aval, manquaient sérieusement d'entrain. Le fameux célibataire, Felix – tel était son prénom me semble-t-il, ou peut-être son nom ? – avait fait le tour des tables sans succès. Les coups de fil donnés aux filles non accompagnées étaient restés sans suite. Les copains, après un moment d'excitation qui avait déclenché des fous rires idiots lors des premiers appels, s'étaient désintéressés peu à peu du problème. Le toujours célibataire avait laissé tomber et s'était vengé sur les cuba-libre.

Les deux tables voisines étaient occupées par des trentenaires *BC-BG*, membres d'un gros groupe d'avocats marseillais, qui fêtaient, l'anniversaire de leur cabinet. Tous ces costumes-cravates se tenaient bien sages, buvant peu, clopant cigarettes sur cigarettes, le ton de leur conversation couvert par la sono. J'avais remarqué, sans y prêter attention plus que ça, dans l'atmosphère enfumée, que l'un d'entre eux était plutôt pas mal. Ce qui me gênait un peu chez ce blond aux yeux clairs était son teint trop pâle, presque maladif.

Kévin m'a fait danser quelques slows. L'un comme l'autre, nous imaginions que nos corps soudés se frottant au rythme de la musique feraient renaître un désir fou. Rien ne s'est passé. Ni pour moi ni pour lui. Comme toujours dans ces cas-là, la soirée n'en finissait pas d'en finir ! Personne n'osait se lever et donner le signal de départ de peur de rompre le charme ! Et quel charme ! Une bande de garçons et filles buvant quelques verres, esquissant quelques pas de danses ou écoutant une musique trop forte pour comprendre les

blagues du voisin ! Bref tout le monde attendait le petit matin pour aller se coucher en se séparant sur cette merveilleuse phrase : « On s'est bien amusés ! »

Kévin avait disparu aux toilettes depuis quelques minutes lorsque le combiné sur notre table s'est mis à vibrer. Félix, si c'était bien son prénom, a décroché précipitamment :

— Ouais, ouais... Elle est pas libre...

— ...

Et se tournant vers moi m'a dit, la langue pâteuse :

— C'est pour toi !

— Pour moi ?

— Ben ouais, la belle brune sexy, c'est bien toi. Excuse-moi mais à cette table je vois personne d'autre qui puisse correspondre à cette description.

— Laisse tomber. Raccroche !

— Ma copine ne veut pas vous parler.

— ...

— Ecoute, elle insiste !

— Je m'en fiche, attends : elle, tu as dit : elle ?

— Ben ouais, c'est une gonzesse qui veut te parler. Elle dit qu'elle a quelque chose d'important à t'apprendre. Elle dit que tu ferais mieux de l'écouter...

— Elle m'emmerde !

— Je lui dis ça ?

— Attends trente secondes, ne raccroche pas.

Et je me suis retournée, balayant la salle des yeux de façon à repérer la fille. Toutes les tables n'étaient pas dans notre champ de vision mais je n'ai rien vu d'étrange. Certains discutaient entre eux, d'autres flirtaient de façon indécente. Depuis le début des années quatre-vingt, on commençait à voir certains couples s'afficher sans vergogne. A l'heure où tout est permis ou presque, ce type de comportement continue à me choquer.

— Passe-la-moi.

Le combiné collé à l'oreille, de mauvaise humeur, je lui ai dit :

— Qui tu es ?

— ...

Pas de réponse. Un simple gloussement.

J'aurai dû poser le téléphone sur son socle. Au lieu de ça, je me suis entendue dire :

— Qu'est-ce que tu veux ?

— ...

Dans un premier temps, pas de réponse puis très vite une voix féminine juvénile m'a dit :

— On s'en fout qui je suis. Je ne veux rien mais toi ma pauvre fille tu devrais aller jeter un coup d'œil aux chiottes ! Côté fille bien sûr !

Et elle a raccroché !

Il m'a fallu quelques minutes avant de réagir puis je me suis levée, bien décidée à faire le tour des tables pour retrouver cette fille et la secouer un peu. Verbalement, bien entendu. J'ai, mine de rien, parcouru le night-club sans repérer qui que ce soit. La fille devait être une comédienne hors pair car forcément je suis passée près d'elle. Pas de rire, pas de sourire entendu, pas de chuchotement complice : rien qui puisse m'orienter. J'ai failli

aborder – invectiver ? – une rousse plantureuse aux traits grossiers et je me suis abstenue, heureusement. J'avais toutes les chances de me tromper de fille et de me ramasser une gamelle ! Je m'apprêtais à regagner notre table quand j'ai senti le besoin d'aller faire pipi. En fait, je suis persuadée qu'il s'agissait d'un prétexte. Il est évident qu'à cet instant-là, mon inconscient a stimulé mon envie de façon à diriger mes pas vers les toilettes. Et c'est ce que j'ai fait !

Le blondinet costume-cravate se dirigeait vers la porte côté homme. Nous nous sommes fait des politesses. « A vous ; non, je vous en prie... » – être hésitante pour moi dans ces situations me sert à tester la bonne éducation du mâle ; je suis parfois un peu tordue mais il était bien élevé ! – et tandis qu'il saisissait la poignée pour m'ouvrir la porte, j'ai perçu nettement des râles féminins. Leur volume était suffisamment élevé pour les entendre porte fermée. Un bref instant j'ai cru qu'ils traduisaient la souffrance ou le malaise pour finalement être persuadée qu'ils étaient l'expression du plaisir. Plaisir intense d'une femme ! Le son était rythmé et crescendo. On peut parfois confondre cri de plaisir et cri de douleur mais dans le cas présent il n'y avait pas de doute. Une fois la porte ouverte, la femme s'est mise à hurler ! Je ne crois pas que le niveau sonore des gémissements lors de l'orgasme soit corrélé à l'intensité mais si c'était le cas, au moment où je franchissais le seuil des toilettes pour dame, la femelle en question devait grimper aux rideaux ! Et tout cela sans gêne ni pudeur ! Blondinet costume-cravate m'avait emboité le pas et nous avons découvert ensemble, un spectacle édifiant !

Une lumière crue éclairait la scène comme dans un film porno. Le néon des toilettes se réfléchissant sur les carreaux vert amande ne laissait aucune zone d'ombre. On ne pouvait rien rater ! La fille qui bramait était face à nous, appuyée contre le lavabo, presque assise, la jupe troussée au-dessus de la ceinture, le chemisier ouvert découvrant deux petits seins que le type pétrissait pendant qu'il la besognait, debout, le cul nu, son jean sur ses chaussures. Le string noir de la donzelle jonchait le sol comme un défi aux braves gens. Rien de tout cela n'était bien extraordinaire : deux amants ivres de désir s'envoyant en l'air, debout dans des toilettes, c'est du déjà vu ! Je ne suis pas prude au point de penser qu'un jour ou l'autre tout un chacun a rêvé réaliser ce type de fantasmes. Moi-même j'ai parfois imaginé des trucs bien plus coquins. D'ailleurs, blondinet costume-cravate comprenant l'affaire s'est mis à glousser. Je pense qu'il se serait esclaffé si la fille, nous voyant, elle, n'avait pas éclaté d'un rire tonitruant. Elle avait fini de jouir, j'en suis certaine, et de voir nos têtes ahuries l'a mise en délire. C'est à ce moment-là que je l'ai reconnue et que j'ai compris qu'elle m'attendait ! J'ai réalisé que le coup de fil, donné par une comparse, n'avait pour but que de m'amener ici. Pour la contempler en plein plaisir ! Pour me dire : « tu vois comme je prends mon pied ! » En me défiant, les yeux dans les yeux, elle a crié à l'intention de son amant, d'une voix exagérément rauque :

— Vas-y, vas-y, continue, je vais encore jouir !

Le type ne s'était pas aperçu de notre intrusion dans les toilettes. Sous l'injonction de sa maîtresse il a redoublé d'efforts.

— Vas-y, c'est bon !

Elle poursuivait le jeu ! Lui était dans son trip.

J'ai baissé mon regard un peu honteuse de voir Lydia se faire pénétrer de cette manière devant nous et j'ai vu le caleçon de son mec. Un caleçon blanc avec des petits cœurs rouges. Il doit en exister des milliers ! Ce caleçon était à la mode à cette époque ; des dizaines de garçons, sillonnaient Marseille en cette nuit d'automne, j'en suis certaine, avec le même caleçon ! Et pourtant, à l'instant où j'ai vu ces dessins j'ai su qui était le propriétaire des chevilles sur lesquelles il reposait.

Des chevilles, des jambes, des fesses... Kévin !

C'est moi qui lui avais offert ce caleçon et j'étais assez bête pour croire que je serais la seule à profiter de ce qu'il contenait !

Kévin était en train de baiser Lydia dans les toilettes de la boîte !

Kévin était en train de baiser Lydia dans les toilettes de la boîte pendant que je l'attendais sagement de l'autre côté de la porte !

Kévin tringlait sa poufiasse pendant que je faisais le pied de grue !

Kévin s'envoyait en l'air avec une pute !

Kévin me trompait avec sa pute sous mes yeux !

Et ce ne pouvait pas être la première fois.

Combien de fois l'avait-il fait auparavant ?

Je me suis mise à crier ; Lydia, aussi mais plus fort que moi, comme si un nouvel orgasme la submergeait. Elle simulait ; je l'ai vu dans son attitude. Ce qu'elle voulait c'était couvrir ma voix de façon à ce que Kévin ne se retourne pas avant d'avoir joui ! Et c'est ce qui s'est passé ; son plaisir l'a submergé d'une façon incroyable, inconnue pour moi.

A nouveau, elle m'a regardée droit dans les yeux et a éructé :

— Tu vois connasse ce que c'est que de baiser. Avec toi c'est bidon. C'est papa-maman à la con. Il me l'a dit : t'es pas bonne au lit, connasse ! Moi c'est autr'chose ! T'es nulle...

Hein mon salaud qu'elle est nulle ? C'est ce que tu m'dis tout le temps : « Ju-ju, elle sait rien faire au pieu ! » T'aurais jamais baisé ici toi ! T'aurais pas osé. Trop chichi-panpan.

Putain quel pied ! Debout, les fesses sur le lavabo, j'te dis pas !

Pendant toute sa tirade, Kévin a tourné lentement la tête et a fini par me découvrir.

Dans ses yeux, j'ai lu la stupeur et puis le désespoir. Il a compris que tout était fini ; je n'avais pas besoin de le lui dire mais j'ai réussi à le faire quand même d'une voix d'outre-tombe :

— Je ne veux plus jamais... plus jamais te revoir. T'es une ordure... Avec cette pute !

Je pensais que l'autre allait me sauter dessus, toutes griffes dehors, mais elle était dans une position délicate, le cul nu et la poitrine à l'air. Elle n'a pas bougé, n'a rien dit et a éclaté d'un rire obscène. En se décollant l'un de l'autre, la scène qui s'offrait à nos yeux n'était pas spécialement ragoûtante ! Je n'ai jamais trouvé que le spectacle d'un couple copulant, quel que soit la position, la tenue et les artifices, soit particulièrement excitant – je n'arrive toujours pas à comprendre comment le désir peut venir en regardant des films pornos – mais celui du couple en post-coït... c'est à vomir ! Écœurant ! A faire débander un chimpanzé comme aurait dit Kévin lui-même. Cela aurait pu me faire rire dans d'autres circonstances et blondinet costume-cravate, ignorant tout de ma vie privée s'est mis à glousser de plus belle. Kévin s'est rendu compte de l'horreur de sa situation et a renfilé son caleçon et son jean en quatrième vitesse. Elle, au contraire, plus vulgaire que je ne

l'avais imaginé, a gardé sa jupe troussée, ses cuisses ouvertes et me montrant son sexe, m'a dit, en désignant du menton blondinet costume-cravate :

— Il en veut aussi ton copain ; j'suis ouverte à tout !

Et a redoublé de rire, ravie de son bon mot !

Je me suis mise à pleurer ! Avec le temps, je pense que j'ai plus pleuré de rage que de chagrin. Nous sommes sortis, blondinet et moi sous les quolibets de Lydia, Kévin n'étant même plus capable de lui intimer l'ordre de s'arrêter. J'ai récupéré mon vestiaire et je suis sortie de la boîte sans dire au-revoir à ceux qui nous accompagnaient. D'ailleurs, je n'ai plus revu personne hormis le présumé Felix, lorsqu'il est venu prendre les affaires de Kévin environ deux semaines après cette séparation orageuse.

Je me suis trouvée dehors dans la rue Sainte, et j'ai descendu la rue Fort-Notre-Dame pour débouler sur le Vieux-Port en quelques minutes. C'est en arrivant à la hauteur du bar de La Marine que je me suis aperçue que j'étais suivie. Blondinet, l'air détaché marchait à moins de quinze mètres de moi. Le terme de blondinet peut évoquer un jeunot mais il ne faut pas oublier qu'il avait une dizaine d'année de plus que moi. Sa présence m'a rassurée. Je lui ai demandé :

— Qu'est-ce que vous me voulez ?

— Rien, rien, je voulais être sûr que rien de fâcheux ne vous survienne !

Rien de fâcheux ! Comme s'était pédant et inapproprié ! Le fâcheux était arrivé ! Drôle de fâcheux ! La cata plutôt ! Je n'avais plus qu'à digérer !

— Ça va, merci, tout va bien !

— Je peux vous accompagner quelque part ?

— Non merci, j'ai besoin d'être seule. Je vais chez moi.

— Je comprends mais avant de rentrer chez vous, venez prendre un verre. Regardez, le bar de La Marine est encore ouvert. Allons-nous asseoir quelques minutes et vous me raconterez votre histoire si vous le souhaitez. Des fois, cela fait du bien de parler !

Je n'en avais pas envie mais je suis entrée dans le bar et me suis assise avec lui.

Devant un demi-panaché je me suis déballonnée. Je lui ai raconté ma vie avec Kévin. J'ai passé sous silence l'affaire du *Chlamydiae*, j'avais un peu honte mais je me suis longuement étendue sur la *GEU*.

— Vous vous rendez compte que j'aurais pu avoir un gosse de ce salaud ! Si l'ovule avait migré correctement vers l'utérus, j'aurais eu un enfant de ce type !

Jean-Paul m'a écoutée ! Je crois que c'est la seule et unique fois où il n'a pas abrégé mon discours par des : « bon, bon, on verra, c'est pas aussi sérieux que ça en a l'air, on en reparlera, etc. »

Quand j'y pense, maintenant, en quelque sorte, j'avais été enceinte de Kévin. Si la grossesse s'était déroulée normalement mon enfant aurait vingt-six ans. C'est délirant ! Est-ce que les événements auraient été identiques ? Certainement pas ! Est-ce que je me serais retrouvée dans Saint-Laurent, ce jour ? Ce n'est pas évident ! Aurais-je séjourné à Paris ? Peut-être ; de toute façon, je ne crois pas que, Kévin et moi, nous étions faits pour vivre ensemble. Notre séparation était inévitable. Notre garçon – car l'enfant que je portais était un garçon et pas une fille ; une mère sait ces choses-là – aurait-il fait des allers et retours entre Paris et Marseille ? Je l'imagine se prénommant... j'aime bien les prénoms

d'empereurs grecs ou romains ! Avec moi, vie culturelle : théâtre, opéra, concerts, expositions ; avec son père vie physique : pêche sous-marine, football, *OM*, filles, bateau ! Il aurait eu une existence bien équilibrée. Je nous imagine, nous ses parents, intelligents, œuvrant pour son bonheur, sans faire la guerre. Adrien l'aurait adopté, peut-être ? Le tableau idyllique quoi !

Tout ça est ridicule. L'œuf a niché dans la trompe, la trompe a explosé et ce fils n'est pas né. Point final !

Quand je suis arrivée à ce chapitre de ma vie, blondinet n'a pas tiqué lorsque je lui ai dit que je ne pourrai plus avoir d'enfant :

— Il vous reste un côté intact si celui qui a été opéré a été mal réparé ! L'autre fonctionne...

C'est à ce moment que je me suis aperçue que j'avais trop bu certainement pour m'épancher de la sorte. Comment avais-je pu me mettre nue devant un inconnu, si ce n'était sous l'emprise de l'alcool ? Jamais, à jeun, je n'aurais été aussi prolix. J'ai stoppé net les confidences et, bien entendu, je ne lui ai pas avoué que l'autre côté n'existait plus.

— Et vous ? Vous ne me racontez rien de vous. J'ai assez parlé ; à votre tour.

Quelle bêtise ! J'ai eu tort ! Encore la boisson, sûrement ! J'aurais dû prendre congé, le remercier pour le verre, lui dire qu'il avait été d'un grand réconfort, que tout allait bien maintenant, que j'oublierai ce sale type, qu'il avait été extra, que des garçons comme lui méritaient des filles biens et... et rentrer chez moi dare-dare !

Au lieu de ça je lui ai demandé de se présenter !

Quelle imbécile ! Quelle sombre imbécile j'ai été !

Parfois il vaut mieux se casser une jambe ou se faire mettre dehors par un serveur rêvant d'aller se coucher. Mais rien de tout cela ne s'est passé. J'étais bien assise, je ne suis pas tombée de ma chaise et le proprio du bar de La Marine n'était pas pressé de mettre la clé sous la porte !

Aussi le jour pointait sur le Vieux-Port quand il a commencé à me raconter sa vie.

Pauvre de moi ! Le début des emmerdes !

Il s'appelait Jean-Paul Poncet-Légrand. Il avait trente ans et il était jeune avocat. Installé, depuis moins d'une année, dans un cabinet de groupe important du cours Pierre Puget presque face au palais de justice, il espérait rapidement faire autre chose que les divorces qui étaient pour le moment son pain quotidien. Il cherchait un appartement, plutôt près de la mer, pas trop loin du cabinet – Endoume ou les Catalans ce serait parfait – pour quitter le home familial, par ailleurs assez vaste pour ne pas se marcher sur les pieds ! Mais tout de même, les parents sont les parents, n'est-ce pas ? Vaste était bien le terme adapté car, par la suite, à chaque fois où j'ai franchi les grilles de la maison du square Monticelli, je me suis demandé si j'allais enfin en faire le tour ! Ses parents étaient des pénalistes célèbres, son père se glorifiant d'avoir dans sa clientèle les caïds de la pègre marseillaise. Toute sa famille, oncles, tantes, cousins étaient dans le barreau ou la médecine. Jean-Paul avait deux frères et une sœur, plus jeunes que lui qui ne pouvaient même pas imaginer qu'il existait une vie en dehors de leur milieu ! Je pense que comme dans toute famille, il devait bien exister une ou deux brebis galeuses mais personne n'en parlait. Pendant que j'écoutais d'une oreille distraite l'étalage de sa vie bourgeoise, la pluie s'est mise à

tomber. Depuis le matin, le vent d'Est s'était levé, porteur de nuages et annonciateur de la fin de l'été. J'ai dû frissonner, il a dû s'en apercevoir :

— Vous allez attraper froid ; vous êtes vêtue légèrement. Je vais vous raccompagner ; j'ai ma voiture à deux pas.

Je n'ai pas su dire non. Se faire raccompagner, cela n'allait pas chercher bien loin ! D'autant que ma robe légère en toile, le temps que j'attende un bus hypothétique, ne serait pas d'une grande protection.

Nous avons couru de porches en porches sous un déluge glacé. Des mois plus tard, il m'a avoué que mon corps frissonnant, moulé par ma robe mouillée avait hanté ses nuits à un tel point qu'il n'avait eu de cesse de me revoir. A quoi tiennent les choses ? Le hasard est curieux : si la pluie n'était pas tombée ce matin-là ma vie aurait-elle été différente ? Qui peut répondre ?

L'année suivante je devenais madame Jean-Paul Poncet-Legrand !

Ça y est ! Il n'y a plus personne dans l'église ! Ils sont tous partis. Je suis seule. Seule avec le Christ sur sa croix, Saint-Laurent peint par je ne sais qui et la vierge, l'étoile de la mer. Les cinq dernières personnes ont disparu. Je n'ai pas fait attention. J'étais encore dans ma boîte à souvenirs. Ma boîte de Pandore ! Comme la femme d'Epiméthée j'ai ouvert la jarre et tous les malheurs du monde s'abattent tour à tour. Est-ce que pour moi aussi, seule l'espérance est restée au fond de la jarre ? Je ne tarderai pas à le savoir. Dans les jours, les semaines, les mois qui viennent, quand j'aurai regagné mon home parisien, quand j'aurai mis une confortable distance entre Marseille et moi, si je retrouve un sommeil apaisé, un quotidien rassuré – ma vie d'avant, ma vie de tous les jours avant qu'il me prenne la funeste idée de sauter dans un TGV – alors je pourrai penser que mes malheurs sont restés au bord de la Méditerranée. Et je n'y remettrai plus les pieds !

J'en fais le serment si tout se passe ainsi.

Les cinq bobos sont sortis et depuis combien de temps ? Je n'en ai aucune idée. Toute à ma rêverie – Jean-Jacques Rousseau, le promeneur solitaire, pensait : l'homme nait bon, c'est la société qui le pervertit. Tout n'est pas de ma faute. S'ils avaient agi autrement, rien ne serait arrivé. C'est leur société qui m'a détruite. C'est leur société qui m'a pervertie à un point tel que mes actes m'ont conduite dans cette impasse – j'ai oublié le temps qui passe. Mon esprit déraile. Rousseau, Epiméthée, et puis quoi encore ? L'épreuve est trop violente. Je dois sortir et fuir. Fuir ! Vite sans me retourner sur le passé. Courir plus vite que les souvenirs qui me rattrapent. Ne plus regarder en arrière. Mais attention ! Il ne faut pas que je gâche tout en me précipitant dehors. Ils sont peut-être encore là. J'avais dit que j'attendrais vingt ou trente minutes dans cette église, après que tout le monde soit parti. Je ne sais plus mais il est capital que je m'en tienne à cette résolution.

Je dois rester assise ici encore un bon bout de temps. Après, je pourrai prendre mes jambes à mon cou. Patienter ici, calme. Calme !

Attendre... Attendre...

Ne plus penser. Ne plus essayer de penser.

Je pleure...